

REFLEXIONS DE Monseigneur J. NOYER

"A L'OMBRE DU VIEUX NOYER" : publications 2016

C'est à Haffreingue-Chanlaire qu'il a commencé sa mission. Il faisait partie du groupe des professeurs prêtres dits "de la première vague". Depuis un moment il fait paraître dans un média des réflexions bien souvent liées aux événements du moment. En voici quelques unes de 2016 qui font suite à celles de 2015

Dernières mises à jour le 29 décembre 2016

*** A l'ombre du vieux noyer, une histoire d'amour.

La Foi est-elle une histoire d'amour ? C'est une petite fille connue depuis l'enfance. Une copine de classe avec qui j'ai grandi à l'ombre de l'Eglise. Peu à peu pourtant elle a su retenir mon regard et mobiliser mon attention. Elle dansait si bien aux fêtes paroissiales. Elle était belle et on en disait du bien. Ma famille, sans rien dire, nous voyait mariés. C'est autour d'elle et avec elle que j'ai choisi de vivre. Avec l'expérience je découvrais les rides, les maladresses, les limites de la femme épousée mais j'ai su découvrir en elle un secret toujours plus profond que je ne trouvais pas dans les jeunettes qui faisaient l'actualité. Je ne dirai pas pourtant que j'aime d'amour le Christ Jésus. D'autres osent le faire. Des contemplatifs parlent de tête à tête amoureux. Des religieuses servent humblement leur époux. Des mystiques parlent d'extase. Ce n'est pas la Foi que je professe. Jésus ne dit pas « aimez moi ! » mais « aimez-vous ! ». Je voudrais aimer comme lui le pauvre et le lépreux, l'enfant et le vieillard, le juif et le grec. « Tu m'aimes ? dit-il à Pierre, alors occupe toi du troupeau ! ». J'ai épousé la Foi pour aimer comme Jésus

*** A l'ombre du vieux noyer, oser croire

Il est debout sur le parapet du pont pour son premier saut à l'élastique. On lui a lancé un défi : « tu n'en es pas capable ». Il jette un coup d'œil sur le matériel qui doit l'empêcher de se fracasser au fond de la rivière. Le sourire rassuré de celui qui l'attache contrebalance les regards atterrés de ses amis. Son corps tremble et refuse. Au fond de lui même une voix crie: saute si tu es un homme ! Et il saute ! Pendant quelques secondes il ne contrôle plus rien. Il n'est plus qu'un sac d'os et de chair pendu à un filin. Les applaudissements des spectateurs lui redonnent un semblant de confiance. Il l'a fait ! et il en tire une certaine fierté. Il a gagné quelques galons dans sa carrière d'homme. Dites-moi, est-ce cela la foi ? Se jeter dans l'absurde comme on se jette à l'eau ? Il y a une page d'évangile où Pierre se jette à l'eau pour rejoindre le Christ et se noierait si Jésus ne lui tendait la main. La différence c'est qu'il n'a pas cherché l'exploit. Il ne tire aucune gloire de l'aventure. Il se sent même un peu ridicule de sa naïveté. Il sait seulement ce qu'il doit à celui qui l'a sauvé

*** Pour la fête de Noël 2016



Un enfant pleure... C'est Moi, dit Dieu

Un enfant pleure dans la chambre à côté. Il vient de naître. Après neuf mois de travail, de nausées, d'inquiétudes. Papa et maman ont imaginé le pire et rêvé le meilleur. Le cri de bébé est un cri de victoire. C'est Moi, dit Dieu, qui chante la Vie !

Un enfant pleure parce que papa bat maman. Parce qu'il n'y a pas d'argent à la maison. Parce que

l'alcool a pris la place de la raison. Parce que l'enfant est un de plus, un de trop. L'enfant réclame son droit d'être un homme. C'est Moi, dit Dieu, qui veut votre bonheur!

Un enfant pleure parce qu'il a soif, parce qu'il a mal aux dents, parce qu'il est mouillé, parce qu'il est seul, parce qu'il se croit abandonné. L'enfant appelle quelqu'un pour le bercer. C'est Moi, dit Dieu, qui t'appelle à aimer !

Un enfant pleure dans les ruines d'une maison démolie. Le silence suit le fracas des bombes. La poussière doucement retombe. Les sauveteurs tendent l'oreille vers ce bébé qui geint. Leur chien à travers les gravats cherche un chemin. L'enfant est le seul survivant. C'est Moi, dit Dieu, qui juge ce monde !

Un enfant pleure sous la toile de tente. La famille a pris le chemin de l'exil. C'est pour assurer son avenir qu'ils sont partis ? C'est parce que chez eux on ne pouvait plus vivre et qu'on leur a raconté les lumières de Paris. Mais la route du paradis est un enfer. Les gens les chassent comme s'ils étaient des loups. C'est Moi, dit Dieu, qui cherche s'il reste des humains !

Un enfant pleure dans les bras de sa mère. Pour mendier, c'est utile. C'est presque aussi bien qu'un chien. Ils disent que c'est de la paresse. Ils disent que c'est trop facile de vouloir manger sans travailler. Ils disent qu'on ne devrait pas avoir le droit. C'est Moi, dit Dieu, qui implore votre charité !

Un enfant pleure cette nuit dans la Crèche. Son père s'appelle Joseph et sa mère Marie ; Il est né sur le chemin. Les bêtes se sont serrées pour laisser un peu de place, ce que n'ont pas fait les hommes. Les bergers ont reconnu en lui le Messie. Les anges chantent dans la nuit les Hosannah du Paradis. C'est Moi, dit Dieu, je n'ai pas trouvé meilleure prédication que les pleurs d'un Enfant. Jacques NOYER

***** A l'ombre du vieux noyer, le supporter de Dieu**

Le français qui supporte l'équipe de France, est-il un croyant ? En tout cas il lui ressemble. L'enthousiasme des stades avec ses chants, ses danses, ses drapeaux est une foi. Même si l'expert dit son doute, le supporter « y croit » ! Et il y croit jusqu'au bout. Et s'il est battu, il refuse d'être abattu et parle de revanche. Et si la victoire est au bout c'est le paradis, un arrêt du temps au goût d'éternité. On les aime ces champions. On veut voir, toucher, arracher des reliques, faire une photo, obtenir un autographe. Les célébrations des télé-évangélistes, les grandes processions hindoues, les déambulations de la Mecque, les rites vaudous ou les Journées Mondiales de la Jeunesse sont ils si différents ? Le sport et la religion ont aussi leurs jours austères et gris, faits d'efforts et de souffrance. Dans le sport comme dans la religion, il arrive que ça dégénère en violence et en guerre. Il arrive aussi que ça débouche sur des moments de paix et de bonheur partagé. Un peuple enthousiaste est un peuple que son dieu habite.

***** A l'ombre du vieux noyer, le marché de la spiritualité**

En réalité, on choisit son Dieu un peu comme on fait son marché. Pour vivre il faut manger mais on a le choix parmi toutes les propositions du commerce. On a ses habitudes. On fréquente les mêmes boutiques depuis toujours. On récite sa liste de courses comme un rituel inchangé. De temps en temps on entend des experts qui vous disent de manger des fraises ou de vous méfier de la viande et vous changez un peu votre régime. Parfois un produit inconnu attire votre attention, vous vous laissez tenter et vous l'essayez. Emerveillé peut-être, vous voilà adepte et propagandiste de la nouveauté. En spiritualité aussi il y a un marché : les grandes enseignes des religions et les petits gourous spécialistes de recettes « maison ». Même dans une grande surface comme l'Eglise Catholique, vous pouvez choisir entre les rayons : le dominicain a ses fidèles mais le jésuite, le carme, et tant d'autres aussi. On vous propose un choix de livres, de pèlerinages, de hauts lieux, d'images pieuses. L'appétit de Dieu devient gourmandise. On n'apprécie le « pain quotidien » qu'avec beaucoup de confitures. Qui peut nous aider à sortir la Foi de cette « foire à tout » ?

***** A l'ombre du vieux noyer, apprendre à marcher sur l'eau !**

Tu voudrais croire. Tu envies ceux qui savent marcher sur l'eau, ceux qui glissent sur l'eau, ceux qui volent sur l'eau. Mais tu ne sais pas nager. Tu avances dans la mer à condition d'avoir pied. Tu as besoin de certitude, de toucher et de voir, de sentir le sol sous tes pieds. Si tu perds pied tu paniques et tu te noies. On a peut-être voulu t'apprendre les gestes du croyant comme on t'a appris, le ventre sur un tabouret, les gestes de la brasse. Tu sais nager quand il n'y a pas d'eau. Un jour peut-être, encouragé par des amis, tu oseras plonger. Ou par accident tu tomberas à l'eau. Un jour peut-être tu tomberas amoureux sans savoir pourquoi. Un jour la misère du monde t'empêchera de dormir. Un jour le grand désir de sauver tes frères te prendra à la gorge. Tu te débattras un moment, tu refuseras, tu fermeras les yeux mais en vain. Tu feras l'expérience de l'apesanteur. Un sourire d'enfant et tu planes. Un coucher de soleil et tu voles. Un appel et tu es libre. Un prophète et tu crois

***** A l'ombre du vieux noyer, je meurs et je crois.**

La feuille en tombant ne dit pas « je meurs » puisque l'arbre vit et que le printemps la ramènera. Le chien en mourant dit « je meurs » mais il sait que le souffle de chien qui l'habite trouvera pour survivre la truffe d'autres chiens. L'homme quand il meurt dit « je meurs » et il sait qu'un être unique s'éteint. Mais il confie à l'humanité la modeste page d'histoire qu'il a rédigée. Il compte sur les autres pour que ses mots gardent sens et fécondité. Il sait que le souffle qui s'éteint en lui a contribué à faire l'Homme. Il croit qu'il a pris place dans cet échange où chaque sujet donne et reçoit d'exister. L'homme n'est pas une espèce, il est une histoire et une histoire qui n'est pas encore achevée. Qui sait le premier Mot ? Qui connaît le dernier ? Chaque mot qui circule ignore son origine mais il reste vivant par la Parole qui circule et qui crée. En mourant, je dis « je crois », et je mêle ma voix à la clameur inaugurée par le premier mot du Créateur : je dis et cela est.

***** A l'ombre du vieux noyer, tu ne crois pas au Père Noël ?**

La foi est désir. Elle est rêve. Elle est attente du nouveau, du meilleur. Elle est lettre au Père Noël. L'homme a désiré voler et il a aujourd'hui l'avion. Une fée lui a apporté l'eau au robinet, la lumière au bout des doigts, le lointain au bout du fil. Il a demandé à voir mieux et il a reçu le télescope, le microscope, l'échographe, la télévision. Ta boîte à joujoux est pleine et tu ne croirais pas au Père Noël ? Bien sûr, le Père Noël ne passe dans ta cheminée que si tu l'as mérité. Il ne suffit pas d'exprimer ta prière, il faut te mobiliser pour qu'elle soit exaucée. Ce n'est pas Blériot qui t'offre l'avion ni Edison la lampe électrique. Blériot et Edison ont repris le rêve des hommes et ont collaboré avec l'air et l'électricité que la nature leur proposait. Rien de neuf sans le rêve, rien sans la liberté qui agit, rien sans la bonne volonté de l'univers. En disant que Dieu est Père, je dis que le monde est un jeu de construction où tout est là pour réaliser mes rêves. En disant que ton Règne vienne, je me mets au travail pour que le Rêve devienne Réalité.

***** A l'ombre du vieux noyer, je vote tous les matins**

Sur le papier, un nom. Pas une phrase, pas un jugement mais un nom propre. Le nom d'une personne que je connais un peu pour l'avoir aperçue, pour l'avoir entendue mais surtout parce que d'autres m'en ont parlé. Ce papier je vais le déposer dans l'urne avec assurance ou en tremblant. Peu importe j'ai voté. Mon acte de foi va peut-être jouer sur l'avenir du monde, il en a l'intention. Mon geste fait de moi un partisan. Je prends un risque. Je contribue à sacrer un roi, un guide ou un tyran, un pantin ou un messie, l'avenir le dira. Bien entendu il y a un programme, des promesses. Des experts ont dit ce qu'on pouvait attendre. Des idéologies ont dessiné des utopies. Mais au cœur de tout il y a la foi, la confiance, l'espérance. Par mon geste, ma foi devient acte, ma confiance me rend responsable, l'espérance devient projet. Chaque matin, je donne ma voix à Jésus : cela s'appelle prière.

***** A l'ombre du vieux noyer, la tolérance ne suffit pas**

Il m'est arrivé d'utiliser l'image de la pyramide pour pacifier le monde des croyants. Chaque religion est la face d'une pyramide qui n'a pourtant qu'un seul sommet. On ne dit pas la même chose, on ne suit pas le même chemin, on n'a pas la même sagesse mais on se retrouvera au bout du bout. Premier pas dans l'acceptation de l'autre, étape importante dans le vivre ensemble, règle de bienveillance dont mon ombre est le signe. Qui que vous soyez, quelque soit le chemin que vous suivez, quelque soit le Dieu que vous servez, asseyez vous ! Soyez les bienvenus ! Puis-je vous confier pourtant un secret ? Je garde le désir de mieux vous connaître. La tolérance ne me suffit pas. Je suis persuadé que chacun a besoin des autres pour monter un peu plus haut. Personne, et moi le premier, ne peut avancer qu'en se nourrissant des autres. Nous ne parviendrons ensemble au sommet qu'en nous faisant la courte échelle.

***** A l'ombre du vieux noyer, besoin d'un père**

A chacun des passants je demandais: frère, parle moi de ton père. Celui-ci me parla d'un père absent qui lui manquait, celui-là d'un père tout puissant qui l'écrasait. L'orphelin me parla de l'abîme de tristesse qui l'habitait. Un autre me disait l'infamie du nom dont il avait hérité. L'un enfin évoqua avec émotion la chance d'avoir un père à admirer, un regard qui donne le droit d'oser et il pleura son père disparu. Chez tous, le père désigne une faille ouverte au secret du cœur, une soif jamais assouvie, une attente jamais comblée. Appelle Dieu, ton Père, dit Jésus. Tu lui donneras tous les noms que tu donnes à ton père. Tu lui reprocheras d'être et de ne pas être. Tu lui diras ce qu'il devrait être et ce qu'il n'est pas assez. Tout en lui tournant le dos tu rêveras qu'il te prenne dans ses bras. Tu nais de ton père absent autant que de ton père présent. Ainsi de Dieu.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'appel de l'Himalaya**

Deux sages se sont assis un moment sous mon ombre et j'ai entendu leurs propos. Ils partageaient leur recherche spirituelle et parlaient de leur long retour vers l'ultime fondement de l'être. Ils parlaient de l'Un, ce rien d'où sort le réel. L'un d'entre eux a pris une noix, l'a cassée et découvert qu'il n'y avait rien dans une noix. L'autre a pris un caillou et a affirmé : cette chose, c'est toi. J'étais pris de vertige entre ce rien et ce tout. J'oubliais les malheurs du monde pour me fondre dans l'unité de l'être et disparaître dans un océan de paix et de bienveillance. C'est alors que, du fond du mystère, j'ai entendu une voix familière : souviens-toi que tu es mon fils et que je t'ai envoyé dans le monde. Ce n'est pas le moment de dormir. Je compte sur toi pour finir de créer le monde, pour faire l'histoire, pour bâtir le Royaume. Tu es verbe et pas seulement silence. Tu es liberté et création. Je t'envoie pour que l'autre existe, pour engendrer, pour aimer. Les sages sont partis en me remerciant de mon silence mais ils n'ont pas écouté la Voix

***** A l'ombre du vieux noyer, la foi de l'homme libre**

La foi est un bien commun à tous les hommes parce qu'elle est liée à la liberté. Vouloir, choisir, décider suppose un acte de foi. Je suis quelqu'un dans ce monde par ma foi. Sans foi je ne suis qu'une pierre qui roule dans la rivière du temps. C'est parce que je crois qu'ailleurs l'herbe est plus verte, qu'il y a quelque chose derrière le rideau, que j'ai la possibilité de choisir mon chemin, que je risque mon premier pas d'homme libre. L'environnement conditionne ma liberté, m'impose un commencement, propose un champ d'action mais c'est la foi qui me rend libre. Cette foi pourtant naît parmi d'autres croyants et se nourrit de la foi des autres. Je ne suis jamais totalement seul dans une décision et j'ai besoin de conseil pour choisir, d'exemple pour imaginer, de proches pour m'encourager. Si je me dis chrétien c'est parce que la foi de Jésus, sa manière d'agir dans le monde, ses choix à certains carrefours de vie m'inspirent et entretiennent ma propre foi. Le rencontrer, le suivre n'est pas renoncer à ma liberté. Au contraire je trouve près de lui l'audace de croire et la force d'être libre

***** A l'ombre du vieux noyer, la mutation de la foi**

J'ai longtemps cru croire. Je savais qu'il y avait un Dieu parce que mes parents le disaient. Je savais que Jésus était dans l'hostie parce que M. le Curé le disait. Je savais qu'il y avait Trois Personnes en Dieu, que Jésus était ressuscité. J'appelais ce savoir là, la foi, ce qu'il fallait croire, ce qu'on devait croire. A vrai dire la plupart des choses que je disais savoir venaient de l'autorité des clercs. Cette foi là a été attaquée par des doutes. Petit à petit, j'entendais un appel à refuser cette crédulité et je voyais autour de moi des amis suivre d'autres maîtres, ou s'abandonner à un brouillard incertain. Mais en même temps que cette foi là s'érodait, je faisais la rencontre de Jésus. Je le trouvais dans les mots et les gestes de l'Evangile. Je me suis mis à le lire comme les premiers auditeurs qui ne savaient rien de cet inconnu. Ils ne l'écoutaient pas parce qu'il était le Fils de Dieu mais ses paroles et ses gestes réveillaient une foi enfouie dans leur cœur. J'ai reconnu sa voix. Près de lui je me sentais fils de Dieu. Désormais, je crois comme un Dieu.

***** A l'ombre du vieux noyer, comme un prophète aveugle !**

Les anciens appelaient cela des futuribles : les événements qui seraient arrivés si on avait pris une autre décision. « Si le nez de Cléopâtre avait été plus long... » Si j'avais dit oui au lieu de non... si j'avais pris le train au lieu de la voiture... si j'avais voté autrement... que serait-il arrivé ? Le brouillard s'épaissit encore quand on sait le jeu des libertés qui s'opposent ou s'allient. Qui peut savoir la fin d'une histoire que s'écrit chaque jour par de multiples mains ? Comment prévoir demain s'il dépend d'une décision qui n'est pas encore prise ? Y a-t-il un Dieu Tout puissant qui reste le maître de tout, en nous laissant l'illusion du choix libre ? Les actes libres ne seraient-ils que des choix aléatoires à l'intérieur d'un champ réglé par les lois de probabilité ! Je prends le risque de cette marche comme un prophète aveugle. J'ignore ce qui sera mais je sais ce que je veux.

***** A l'ombre du vieux noyer, la foi n'est pas un privilège**

Quand je parle de la foi, je ne parle pas de la foi chrétienne. Je parle de cette foi qui pousse la vie au delà de la mort, cette foi qui s'exprime dans un choix libre de toute nécessité. Cette foi là, elle n'est pas réservée à quelques uns, elle est le lot de tous. Elle est ce qui fait de chaque homme un dieu parmi les dieux qui créent le monde. Elle est affrontée au poids des montagnes et à la force des vents. Elle est humiliée par l'échec et limitée par la mort. Nous sommes tous des hommes de peu de foi, tentés par le renoncement et effrayés par la responsabilité. Nous avons besoin de la foi des autres pour vivre la nôtre. C'est dans la chaleur de la famille que ma foi a surgi. C'est là où en me donnant un nom propre on m'a invité à écrire ma page dans l'histoire commune. On ne me l'a pas dictée, j'avais à la créer. J'ai connu l'effroi de la page blanche et la panne d'inspiration. Je me suis laissé aller parfois au hasard et à la nécessité. Je me suis souvent dérobé. Mais j'ai toujours trouvé sur ma route quelqu'un qui m'a appelé à l'aide, qui m'a partagé son projet et qui, ainsi, a réveillé ma foi. Les autres m'ont demandé d'être et je leur en dis merci.

***** A l'ombre du vieux noyer, la folie du croire**

On va me prendre pour un fou. En homme libre, je me prends pour Dieu ! Je crois à la manière d'un dieu car croire est le privilège des dieux. Si j'appelle Dieu le mystère qui fait passer du néant à l'être, alors, moi aussi, je suis comme lui dans mon étroit domaine, avec mes petits bras, avec mon souffle court. Je suis un dieu parmi d'autres dieux concurrents rivaux ou partenaires. Si croire, c'est faire du neuf, déplacer les montagnes, ressusciter le morts, inventer un nouveau monde, croire est l'acte du premier Dieu au commencement. Je me prends pour un dieu quand je fais surgir du neuf qui me plaît, quand j'aménage le réel selon mon goût. Que la lumière soit, et la lumière fut ! et le Créateur trouva son œuvre bonne, dit la Genèse. L'artiste ne copie pas, il invente de l'inconnu. Le croyant n'est pas l'artisan qui répète les gestes acquis ou les mots appris. Il s'instaure comme l'artiste qui fait un monde qui n'est pas encore. Les abeilles reproduisent depuis des siècles le même chef d'œuvre. L'homme veut, choisit, travaille, prie pour mettre quelque chose dans l'univers : une œuvre, une trace, un après lui. En cela l'abeille est sage et l'homme est fou.

***** A l'ombre du vieux noyer, partager sa foi**

Convaincre ! Ce n'est pas seulement le souci des politiques en campagne. Tout homme qui parle attend un certain assentiment de ses interlocuteurs. Pas nécessairement un accord mais du moins un signe d'intérêt. Un contradicteur apporte déjà une certaine consistance aux propos de l'orateur. Par contre, celui qui s'endort... celui qui s'ennuie et n'écoute plus... porte un affront cruel à celui qui parle. Un élève distrait rend fou le professeur. Prêcher dans le désert, personne ne le fait bien longtemps. Parler tout seul est le début de la folie ! Mais comment accrocher l'auditoire, comment lui faire partager mes convictions, ma foi, mon projet ? Les mathématiques ont ce prestige de conduire infailliblement sur un chemin contraint d'une affirmation à une autre. Depuis toujours on rêve d'une logique aussi efficace. Hélas ! même Euclide se voit contester. Socrate nous a montré que convaincre c'est l'œuvre d'un accoucheur : mettre au jour un savoir déjà là. Jésus parle de ses disciples comme des hommes qui l'ont reconnu : croire en lui, c'est, dans sa parole et ses gestes, retrouver en soi la foi qui nous fait vivre. Convaincre c'est aider l'autre à être plus ou mieux. Sinon c'est de la manipulation

***** A l'ombre du vieux noyer, hasard et liberté**

La Science a introduit au cœur de la matière l'incertitude et la probabilité. On pourrait penser qu'elle ouvre ainsi la place à la liberté. La liberté ne serait alors que la conscience d'échapper à la nécessité. En réalité seul le hasard régnerait sur les événements. L'expérience du « Je suis » contredit cette approche. Il peut arriver que je m'abandonne au hasard pour prendre une décision. Je peux tirer aux dés la réponse que les circonstances attendent de moi. C'est alors se décharger de la responsabilité du choix sur le hasard. Mais quand l'athlète décide faire la course, il fait le contraire. Il n'est pas certain de gagner mais il met tout en œuvre pour réussir. Sans doute faudra-t-il compter avec le hasard des circonstances, la force du vent, la résistance des muscles. Mais il veut s'imposer au hasard, lutter contre les éléments, éventuellement savoir les utiliser mais c'est lui qui décide du but à atteindre. C'est lui seul qui dira s'il a réussi. Pas facile d'être dieu !

***** A l'ombre du vieux noyer, ne cherche pas d'excuse !**

Nous vivons souvent avec l'illusion d'aimer parce que c'est bon, de croire parce que c'est vrai. En réalité est bon ce que j'aime, est vrai ce que je crois. L'amoureux pense justifier son amour en faisant la liste des qualités de sa bien aimé. La maman affirme que son enfant est le plus beau, le plus merveilleux, le plus aimable de tous les enfants du monde. Le croyant construit une théologie grâce à laquelle son Dieu est le plus vrai, le plus cohérent, le plus crédible. Les débats politiques prétendent comparer des programmes, des analyses, des personnalités. Mon parti, mon Dieu, mon enfant, mon amour sont choisis avant les arguments avec lesquels je les justifie. La Raison veut nous faire passer du subjectif, de l'émotif, du suivisme à l'espace froid et objectif des mesures et des démonstrations. Les ordinateurs sans doute trouvent là leur place. Les personnes et les libertés peuvent parfois s'y perdre. Permits moi, avant même de te faire des discours, de te regarder et de risquer cette mystérieuse relation où j'ose ma confiance et implore la tienne.

***** A l'ombre du vieux noyer, comment Dieu est devenu Père...**

Jusque là Dieu se prenait pour le Bon Dieu. Quand il disait « Je suis qui je suis », personne ne le contredisait. Quand il s'est mis à créer les arbres et les fleurs, les anges applaudissaient. Quand il a découpé et colorié les poissons, ils disaient « Oh ! ». Quand il a fait les girafes et les éléphants, les neuf chœurs des anges chantaient « Gloria » à pleines voix. Un jour, il aperçut son reflet dans un lac. Cela lui donna l'idée de créer des petits dieux à son image. Il avait du mal à faire un autoportrait à son goût. Les anges se taisaient et ce n'était pas bon signe. Les brouillons se succédaient le laissant insatisfait. Il s'inquiétait : était-il toujours le Bon Dieu ? C'est seulement quand, dans une ébauche qu'il avait à peine commencée, il croisa le regard d'un enfant abandonné : le cri qu'il entendait lui disait qu'il n'était plus le

Bon Dieu et pour la première fois de toute éternité il pleura. Désarçonné, il tendit les bras vers l'enfant qui criait. Celui-ci se précipita vers lui en disant « papa ». « Mon enfant ! » répondit Dieu en le prenant dans ses bras. Les anges alors chantèrent « Dieu est bon, alléluia ! »

***** A l'ombre du vieux noyer, je nais avec le monde**

Dire que l'être est un cri c'est dire qu'il est relation. Nous sommes enfermés dans des évidences lourdes qu'Aristote a sacralisées. On imagine les êtres comme des substances entre lesquelles peuvent se tisser des relations. La lune et la terre sont là dans l'espace et une attraction réciproque les relie. Les cerises sont rouges et c'est pourquoi je les vois rouges. Dieu existe et il est Bon, c'est pourquoi je dois dire qu'il est bon. Depuis que je me livre ici à ces confidences, je cherche à sortir de cette métaphysique lourde. Mais la métaphysique flottante, comme je l'ai appelée, la métaphysique de la relation est aussi difficile à saisir que la relativité d'Einstein. Les astres ne précèdent pas la gravitation, c'est elle qui leur assigne leur forme et leur place. Les couleurs ne précèdent pas la vision où naissent ensemble l'œil et la lumière. Le père et le fils n'existent pas avant leur reconnaissance réciproque. Les êtres n'existent que dans leurs relations. Le monde naît du cri que je lui adresse. A moi de décider s'il est bon ou hostile, s'il est prison ou société, si je m'efface devant lui ou si je veux être. Je ne suis qu'en créant.

***** A l'ombre du vieux noyer, oui, je suis !**

Je me retire en moi même. J'oublie hier, j'oublie demain. Je cherche à rejoindre au plus près cet instant d'existence que je réalise là, maintenant. Je dois me taire, renoncer à faire des phrases, je ne suis plus qu'un cri. Mon être, c'est ce cri ! Je suis ! Je veux être ! je me fais être ! Contre quoi ? Contre qui ? S'arracher au néant qui m'attire, au temps qui m'étire, à l'univers qui m'efface. Je crie pour dire l'effort d'être, l'effroi de ne pas être. le refus de disparaître. Au terme d'une longue vie de lectures et de rencontres, j'aime cet instant unique vers lequel des maîtres m'ont conduit parfois, duquel beaucoup m'ont éloigné, hélas ! J'ai tant rencontré de documentaires qui me montraient le monde comme un espace où je ne suis pas. Merci à tous ceux qui m'ont appris à être, qui m'ont donné un rôle, qui ont compté sur moi, qui m'ont attendu, qui m'ont tendu la main pour que je puisse dire en cet instant : je suis. Rien ne peut anéantir ce cri qui s'impose aux astres les plus lointains et aux bavardages les plus fous. L'espace et le temps porteront son écho jusqu'aux confins de l'éternité.

***** A l'ombre du vieux noyer, la mystique du Rien**

La méditation est à la mode. Pour notre bonheur, pour notre équilibre, pour notre santé on nous conseille la méditation. Le monde chrétien depuis toujours pratique la méditation et l'oraison comme le chemin qui mène à Dieu. La méditation à la mode aujourd'hui va chercher son modèle dans une religion sans dieu. La méditation devient la concentration de la conscience sur l'ici et le maintenant. On oublie les distractions de l'environnement et la présence des autres. On refuse l'imagination qui nous entraîne ailleurs. On rejette les désirs qui nous veulent autres. Je suis seulement ce que je suis, c'est à dire presque rien, un presque rien perdu dans un océan de forces dans lequel je prends plaisir à disparaître. Cette familiarité avec le Rien nous aide à accepter ce monde d'illusions dans lequel il nous faut vivre. Chacun peut goûter cette expérience et en tirer son miel. La foi qui m'habite s'exprime dans une mystique qui ressemble à celle là, à ceci près qu'au lieu de dire : « je ne suis presque rien », je finis par dire : « je suis presque Dieu ! »

***** A l'ombre du vieux noyer, un Dieu à mon goût**

Tel père, tel fils ! Normal ! le père fait le fils. Et pourtant chaque enfant va faire de ce père un être différent : il ne sera pas le même avec le malade et le bien portant, avec le paresseux et avec le bon élève, avec le premier et avec le dernier. Chaque enfant fait apparaître dans le père des ressources insoupçonnées. Disant cela je pense aussi à Dieu. Est-il sévère, strict, juste ? Est-il bon, indulgent,

miséricordieux ? la Bible semble répondre : ça dépend de vous ! Pourquoi prier sinon pour avoir un Dieu plus à notre goût, un Juge un peu complaisant, un Père qui pardonne. Eh oui, un bon Dieu, ça se mérite! Je me vois encore tirer le pantalon de mon père pour qu'il m'accorde enfin un baiser. J'avais fait une bêtise. J'avais fait du feu trop prêt du garage. Il était colère, méchant, et m'avait envoyé une paire de claques que la loi aujourd'hui interdirait. Un père comme cela n'était pas à mon goût et je voulais le changer. J'avais besoin qu'il arrache son mégot et se penche vers moi. Il m'arrive souvent de souhaiter un Dieu à mon goût. Celui de Jésus me convient assez bien.

***** A l'ombre du vieux noyer, clair de lune**

La mer ne sait pas la lune. Deux fois par jour pourtant, la mer se hisse vers la lune comme un enfant en quête d'un baiser. Le soleil et les nuages effacent cet élan déçu et l'on oublie cette passion cachée. Ainsi l'homme et Dieu. Chaque matin l'homme se lève parce que quelqu'un l'appelle. Il ressent le devoir de se lever, ou la joie de se lever, ou la curiosité de se lever. Quand il est debout, il vit sa vie tantôt dans l'émerveillement d'être, tantôt dans l'obligation d'être, tantôt dans l'aventure du risque et du choix d'être. Dieu, comme la lune, a disparu du ciel. Parfois une rencontre redonne vie à l'appel oublié. Un regard croise le mien et la vie retrouve des couleurs. Quelqu'un, tombé à l'eau, crie au secours et je deviens un héros. Je lis un poème et je me mets à chanter. Au fond de ma détresse, tout à coup, un ami. Un visage ou une fleur, un cri ou une caresse, une catastrophe ou un projet et voilà que je vis à nouveau. Dieu est oublié mais je le soupçonne d'être toujours là, derrière le décor, comme la lune passée de l'autre côté de la terre.

***** A l'ombre du vieux noyer, pour une religion universelle.**

Notre éducation comporte des croyances, des certitudes, des règles de vie grâce auxquelles nous devenons membres d'une communauté. Pendant des siècles on a appelé religion cet ensemble de données qui soudent un peuple. Les dieux sont citoyens. Beaucoup de nos contemporains se disent chrétiens à partir des conditions de leur enfance. Comme je parle en français, je prie en chrétien. Mais je sais que ma pensée peut se dire en d'autres langues et ma foi s'exprimer en d'autres religions. Cette affirmation est-elle hérétique ? Sans doute ! Mais c'est cette hérésie que j'apprécie dans l'évangile du Christ. Il a parlé à la samaritaine et guéri le serviteur du centurion. Il a dit que l'amour n'avait pas de frontière et que la foi n'était pas enchaînée dans une loi et des rites. Il n'en fallait pas plus pour le conduire à la Croix. Et la Croix depuis toujours ouvre un chemin par delà les cultures et les religions. Elle affirme que tout homme est mon frère.

***** A l'ombre du vieux noyer, mystique précoc**

« Qu'il est beau, le beau soleil ! Comme il brille à son réveil ! » C'est avec cette poésie naïve que ma mère tirait les rideaux de ma chambre en espérant d'un même geste me tirer du lit. Elle n'obtenait pourtant qu'un grognement mécontent. Elle évoquait le monde heureux qui m'attendait : la confiture du petit déjeuner, le sable de la plage, les jouets de Noël. En vain ! Rien ne méritait de quitter cette non-vie qu'est le sommeil. D'un geste brusque, elle tirait les couvertures : « Allez, debout, c'est l'heure ! ». Se lever c'était d'abord faire sa prière. Je glissais le bas de mon corps hors du lit et, à genoux, la tête toujours sur l'oreiller, je marmonnais un « notre père ! ». Entre le couché et le debout, je vivais cet intervalle où, librement, je disais oui à la voix de Dieu, où je renonçais au mensonge du Rêve et à l'innocence du Néant. L'instant d'après je courais, je chantais, je vivais comme si ça allait de soi. Je n'ai jamais oublié pourtant que c'est par un acte de foi que tout commence : une décision d'exister à l'appel de Dieu.

***** A l'ombre du vieux noyer, avec mes excuses.**

Aux philosophes et aux théologiens que j'ai paru mépriser dans un précédent papier je voudrais dire deux choses. La première est l'histoire de cette enquête de gendarmerie qui mobilise toute la caserne. On a envoyé les gendarmes à la recherche d'éléments qui pourraient ouvrir une piste. Les gendarmes

reviennent au rapport. Qui a trouvé quelque chose ? dit le commandement. Personne, répondent les gendarmes, rien, aucun indice. C'est bien, dit le commandant, nous avançons ! La seconde est le rappel des derniers jours de Thomas d'Aquin le grand théologien. Il avait tant écrit et de si belles choses. Mais à l'approche de la mort il considérait son œuvre « comme de la paille » sans intérêt pour formuler l'acte de foi qu'il tenait à prononcer en mourant. J'arrive à un âge où l'on sait qu'on ne sait rien et à un moment où il faut donner une réponse au Père qui nous a demandé d'être et qui semble aujourd'hui nous demander de mourir.

***** A l'ombre du vieux noyer, que de bavardages inutiles**

Ma bibliothèque est pleine de livres sur Dieu. Beaucoup prétendent le décrire dans sa vérité absolue : être avant les êtres, créateur avant la création, juge avant la justice, père avant d'enfanter. Avec beaucoup de naïveté, beaucoup parlent de Lui comme s'il n'était qu'un microbe sous un microscope ou une planète au bout d'un télescope. Ils pensent piéger le transcendant dans leurs mots. Les anciens décrivaient leur Dieu comme un vieillard barbu ou un conquérant joyeux. Les philosophes utilisent des images plus subtiles et parlent d'Être en soi ou de Cause sans cause. Plus ils parlent, plus Dieu s'éloigne. Plus se construit une mythologie ou une métaphysique, moins Dieu devient réel. Et tout naturellement arrivent des esprits assez lucides pour dénoncer le délire et refuser ces discours. Ma vie a traversé cette aventure. Aujourd'hui Je suis plus ignorant que jamais. Mais j'entends toujours cette voix qui m'invite à être et que j'appelle Mon Dieu.

***** A l'ombre du vieux noyer, où est le Vrai Dieu ?**

Mon père, dit l'aîné, était un homme droit, sévère mais juste, exigeant pour lui comme pour les autres. Mon père, dit la fille, était un homme silencieux et maladroit qui cachait sa tendresse derrière un personnage un peu solennel. Mon père, dit le troisième, était quelqu'un de triste, enfermé sur lui même, jamais content, difficile à vivre. Mon père, dit le dernier, était un être lointain, souvent absent, qui ne s'occupait pas de nous sauf pour nous punir quand nous faisons des bêtises. Tous ces enfants parlaient du même père, le leur. Chacun l'a connu dans une relation originale liée au temps qui passe et aux événements qui surviennent. Qui est leur vrai père ? la question n'a guère de sens. Chaque enfant a son père même s'il sait que c'est le père de tous. Certaines discussions sur le Vrai Dieu sont sans doute aussi oiseuses. Qui peut parler de Dieu autrement que dans une relation liée à son histoire et à sa personnalité ? Je ne connais pas Dieu, je peux seulement parler de mon Dieu.

***** A l'ombre du vieux noyer, notre Père**

Cette évocation de la foi comme un tête-à-tête a quelque chose de trompeur. Cet « appel à être » certes s'adresse à moi et c'est moi qui doit répondre. Ce n'est pas un appel « à la cantonade » mais une invitation personnelle. Mais je ne suis pas seul sur cette terre. J'ai pris conscience de moi au sein d'une famille qui partageait le même Dieu. Cette voix que j'entends appelle aussi mes proches. Si je parle de Dieu comme d'un Père, tout naturellement je pense qu'un Père peut avoir plusieurs enfants et que plusieurs fils peuvent avoir le même père. L'autre cesse d'être un étranger, un rival ou un ennemi s'il reconnaît mon dieu comme le sien. Être frères, ce n'est pas autre chose que d'avoir un père commun. Mais il y a toujours des barbares, des étrangers, des autres avec lesquels nous ne partageons pas le même dieu. A nos yeux, ce sont des idolâtres. En ce sens toute guerre est une guerre de religion. Si on se dispute une terre ou un puits c'est qu'on n'écoute pas le même dieu. Quand on voit les querelles d'héritage après la mort d'un père, on comprend d'où vient l'état de notre monde : son Père est mort.

***** A l'ombre du vieux noyer, Père et Fils**

Appeler Dieu comme on appelle un Père, ce n'est pas lui accorder un ensemble de qualités et de vertus. Le mot père ne dit rien de quelqu'un sauf qu'il a un fils. Le père et le fils surgissent ensemble

comme les deux termes d'une relation. Si le père institue le fils en le reconnaissant, le fils institue le père en le reconnaissant. C'est dans cette réciprocité que père et fils se posent ensemble l'un devant l'autre. Jésus ose cette comparaison en l'appliquant à la foi en Dieu. Il ne nous fait pas de grandes théories sur ce qu'est Dieu en lui-même. Il n'affirme pas cette paternité comme une réalité à accepter, comme un destin à assumer. Il le présente comme une suggestion, comme un choix, comme une aventure. Je décide d'écouter cet « appel à être » que j'entends au fond de moi avec la confiance qu'un enfant met dans la voix de son père. La foi est cet acte libre d'où surgissent d'un même élan Dieu et l'Homme libre, la décision d'entendre un cri comme un appel.

***** A l'ombre du vieux noyer, Dieu, bon ou mauvais ?**

Si je dis que Dieu est cette voix qui m'appelle à être, il faut que je précise. Car cet appel, selon les moments et les circonstances, prend des couleurs différentes. Parfois il m'oblige, il m'impose, il m'inflige d'être, parfois il m'offre, il m'invite, il me donne d'être. Devoir être ou droit d'être ? Certains jours, la joie d'être, reçue comme une grâce. A d'autres jours, le poids de l'être porté comme une punition. Tantôt le paradis, tantôt l'enfer. Le Dieu protecteur devient vite un Dieu tyran. Je suis aujourd'hui prêt à répondre avec enthousiasme à cet appel et demain, je ferai tout pour ne pas l'entendre. Je trouve très suggestive la proposition de Jésus de regarder Dieu comme un Père. Car un père, on l'adore dans l'enfance, on veut le tuer dans l'adolescence, on le vénère ou on l'oublie. On peut même couper tous les liens et pourtant, jamais, il ne disparaît de l'horizon.

***** A l'ombre du vieux noyer, chercher Dieu**

Cette voix que j'appelle Dieu et qui m'invite à exister est repérable dans le grand brouhaha qui occupe ma conscience. Mais quand elle me réveille le matin, j'ai tôt fait de la faire taire pour goûter ce temps merveilleux du « n'être presque rien » que donne le sommeil. Et quand je me lève d'un bond en voyant le soleil qui m'attend c'est souvent parce que d'autres voix ambiguës couvrent son murmure. Dans mon ambition d'être le premier, dans mon envie de dominer les autres, dans le souci du « qu'en dira-t-on », Dieu est-il présent ? Toutes les belles histoires qu'on m'a racontées depuis l'enfance, toutes les théories qu'on a démontrées devant moi, toutes les invitations à prendre parti que je reçois chaque jour sont elles des pièges ou des lumières ? Je suis comme dans une foule où je cherche quelqu'un : je l'ai entendu, j'ai besoin de lui, je crie son nom, je crois l'entrevoir et toujours il m'échappe. Jamais je ne peux mettre la main sur lui. Dieu, es-tu là ?

***** A l'ombre du vieux noyer, mon Dieu !**

C'est au cœur de ma liberté que je risque le mot Dieu. Ce n'est pas le destin qui me contraint. Ce n'est pas le hasard capricieux qui se joue de moi. C'est, au moment même où je m'éveille, l'invitation à me mettre debout, à me mobiliser, à jouer mon rôle, à être quelqu'un. C'est une voix intérieure qui me demande de dire « Je suis ». Je ne suis pas seulement cette masse de chair et d'os que la pesanteur condamne à la folle danse du monde. Je ne suis pas seulement un individu anonyme géré par les lois d'une société. Je suis quelqu'un. Je suis responsable de moi parce qu'une présence, un regard, Quelqu'un m'y invite, me le demande, m'implore, me le suggère... Vous pouvez ne pas appeler Dieu cette voix et lui trouver un autre nom, bien sûr !... Et en disant Dieu je ne dis rien d'autre que cet appel à être. Et je ne dis pas « Dieu » comme je dis le monde. Je dis « Dieu ! » comme un cri. Parfois une plainte, parfois une protestation, parfois un émerveillement. Je ne suis pas capable de parler de Dieu en soi. Je sais seulement « mon Dieu ! ».

***** A l'ombre du vieux noyer, le Dieu auquel je ne saurais croire**

Je peux croire ou ne pas croire en Dieu et cela ne change rien à la réalité. Le réel s'impose à tous. Sans le savoir nos ancêtres tournaient autour de la terre même s'ils se croyaient immobiles. Nous vivons

d'hypothèses plus ou moins vérifiées mais le réel départagera un jour le vrai du faux. Derrière le monde y a-t-il une intention ou le hasard peut-il tout expliquer ? Nous mourrons sans doute sans que la question soit tranchée définitivement. La vraie question n'est pas celle de Dieu mais celle de ma liberté : ce qui est dépend-il de moi ? Ai-je mon mot à dire sur l'avenir ou tout est-il écrit comme une nécessité ? Content ou pas, la pesanteur me cloue au sol. Penser Dieu comme une fatalité, l'univers comme une machine hors de mon contrôle, la conscience comme un miroir passif devant le réel, est-ce cela croire en Dieu ? Je comprends l'athée qui refuse ce Dieu Tout Puissant et réclame d'être autre chose qu'une créature sans pouvoir. Ce Dieu là veut la soumission et réclame l'abandon confiant. Mais ce n'est pas mon Dieu ni celui de Jésus-Christ.

***** A l'ombre du vieux noyer, croire en un Dieu**

C'est encore troublé par l'actualité que je retrouve cet espace de paix où j'ai plaisir à vous rencontrer. Nous parlions justement de choisir son Dieu quand se sont produits les événements que nous savons. Choisir son Dieu, au point de tuer le mécréant qui refuse de le reconnaître ? Ce n'est pas la première fois que les religions franchissent cette limite : les croisades, l'inquisition ou la St Barthélémy nous en donnent des exemples tragiques. J'imagine qu'il y a des croyants des deux camps qui supportent mal la fraternité vécue ce dimanche dans nos cathédrales. Peut-on laisser entendre que toutes les religions se valent ? N'est-ce pas un blasphème que de mêler le vrai Dieu aux idoles des infidèles ? Sauf, si le Dieu que je choisis est un Père qui aime tous les hommes et patiemment veut les voir vivre en frères. Ma foi en Dieu est en même temps la foi en une Paix possible entre tous les hommes. Ma foi en Dieu ne m'entraîne pas sur le chemin du jugement et de la condamnation mais sur celui de la réconciliation et de la fraternité. Et cette foi là, c'est de Jésus que je la tiens.

*****26 juillet 2016. Au Père Jacques HAMEL**

Vieux frère Jacques, j'imagine la paix de ce moment : matin d'un jour d'été, l'église lumineuse, quelques présences familières et silencieuses, les rites si souvent visités. Ce matin, fête d'Anne et Joachim ! Tu viens de dire, une fois de plus, « voici mon corps, voici mon sang ! » Tu as fondé ce moment de paix sur le sacrifice du Christ, la tragédie de la Croix, le meurtre rituel d'où sort la Paix. Deux jours avant, tu avais entendu, pour la Saint Jacques, la question : « Jacques, es-tu prêt à boire la coupe que je vais boire ? » Tout à coup le sang est là, coulant sur l'autel. Est-ce ton sang ? Est-ce le sang du Christ ? As-tu crié ? As-tu prié ? ton sang rejoignait le sang de tant d'innocents tués. Le sang d'Abel mis à mort par son frère. Le sang qui criait vers le ciel, le sang qui appelle la vengeance, le sang qui excite les requins, le sang qui abreuve nos sillons..., non c'était le sang sorti du cœur débordant d'amour du Crucifié. Le tout jeune frère qui t'égorge, sans le savoir, est venu ce matin offrir le sacrifice de la messe dont tu es, avec Jésus, le prêtre et la victime. Allez, la messe est dite ! le silence est retombé sur la petite église. Que dis-tu, jeune assassin, toi aussi entré dans la paix de Dieu ? Ce geste t'a vidé de toute la haine qui faisait exploser ton cœur. As-tu croisé le regard de Jacques dans l'ultime moment ? Ton propre sang s'est mêlé au sang du Christ. Je vous entends maintenant, Jacques et toi, redire ,d'une même voix, les mots de Jésus : il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie...

***** 25 juillet 2016. A l'ombre du vieux noyer, choisis ton dieu**

Libre de changer de religion, libre de croire ou de ne pas croire... Bien sûr ! on peut croire au changement climatique ou en douter si rien n'est prouvé ! On peut croire en n'importe quoi quand personne n'en sait rien. Peut-on croire en Dieu simplement parce que rien n'est certain ? C'est la liberté de l'ignorant ! On peut choisir ce gâteau là parmi tous ceux de la pâtisserie, à chacun ses goûts, à chacun son humeur : il n'y a pas de bons gâteaux mais chaque gâteau peut-être bon selon l'appétit qui l'attend. Choisit-on Dieu comme on choisit un gâteau ? C'est la liberté du caprice ! Mais il y a la liberté de la confiance, celle qui préside au choix des amis, à l'engagement du mariage, à la foi en Dieu. Non pas une liberté par défaut mais une liberté par excès .

***** A l'ombre du vieux noyer, la guerre et son dieu**

L'idée de dieu a trouvé dans la guerre son lieu de prédilection. Pour rassembler des hommes dans une cause commune, pour les rendre solidaires jusqu'au sacrifice de leur vie, pour les dynamiser par une force qui dépasse les forces humaines, un dieu convient parfaitement. La foi au dieu de la cité soude un peuple et l'invite à prouver que son dieu est plus fort que le dieu des autres. On a inventé de nouvelles idoles, la Race, la Nation, la Classe, pour donner le droit de tuer et justifier le devoir de mourir. Les Idéologies athées ne sont pas d'une autre essence que les Religions. C'est précisément ici que le message de Jésus prend tout son sens. L'évangile refuse cette idée d'un dieu de la guerre. Le Dieu de Jésus est un Dieu unique, le Dieu de toute l'humanité, le Dieu de tout l'univers. Il n'est pas le Dieu des Juifs. Il n'est pas le Dieu de nos pères. Il est le Dieu, Père de tous. Il n'y a pas un dieu des chrétiens et un dieu des musulmans. Croire en Lui c'est aimer ses ennemis, c'est refuser d'entrer dans le cycle de la violence, c'est promouvoir la Paix. Ce message a traversé les siècles sans pour autant supprimer les guerres. C'est pourtant à ce Dieu là que je crois.

***** A l'ombre du vieux noyer, la confiance**

Le but du terroriste n'est pas de tuer des innocents c'est de désarticuler une société par la peur. Le ciment d'une société c'est la confiance, confiance entre les gens, confiance dans les institutions. C'est cette confiance que cherche à détruire le terrorisme en produisant un sentiment d'insécurité qui conduit au « sauve qui peut ». La plus forte armée du monde peut s'évanouir dans un moment de panique. Résister au terrorisme c'est refuser autant qu'il est possible de se laisser dominer par la peur. Le peuple sait exprimer cela au delà de la tristesse qu'il éprouve à l'égard des victimes. On se serre les coudes, on oublie ses querelles subalternes, on embrasse les adversaires, on atteste la foi commune au Dieu ou aux Principes qui fondent la société. Nos Sociétés occidentales sont particulièrement fragiles : le « chacun pour soi » et le « méfie toi de tout le monde » offre au terrorisme un terrain favorable. A chaque attaque le réflexe d'unité est plus faible. La méfiance gagne du terrain et la peur s'installe. Le terroriste n'est pas seulement le commanditaire lointain de l'attentat mais est devenu son complice celui qui propage la peur et la méfiance. Les serrures les plus sûres sont rongées par la méfiance. Dans une heure, la minute de silence permettra-t-elle de nous redonner le sang froid et la foi en notre destin commun ?

***** A l'ombre du vieux noyer, la chance**

Pour réussir une entreprise, il faut de la force intérieure, du savoir-faire et des circonstances favorables. Personne, sauf Dieu peut-être, ne maîtrise la totalité du champ où il agit. Tout comporte un facteur de chance. On peut tenter de comprendre la chance à travers des calculs statistiques, on ne peut la maîtriser. Tout créateur doit composer avec elle. La joie de la réussite éprouve le besoin de lui dire merci tandis que la déception de l'échec cherche à décharger sur elle sa responsabilité. Ou c'est la bonne étoile et ou c'est la faute à « pas de chance ». Le joueur au casino tente sa chance et veut vérifier si elle l'accompagne toujours. Pour beaucoup de gens, Dieu n'est que l'autre nom de la Chance. La prière n'est qu'une martingale qui augmenterait les chances de gagner. ils prennent plaisir à jouer avec les caprices des dieux. La religion ne serait qu'un jeu de hasard

***** A l'ombre du vieux noyer, l'échec**

C'est peut-être le jour pour parler de l'échec. On en voulait, on y croyait, on s'est battu et on n'a pas réussi. Telle est hélas ! la condition humaine. On peut rêver d'un dieu qui réussirait tout ce qu'il entreprendrait. Mais l'homme réel sait bien que ce n'est pas son sort. Créer pour nous, réaliser un projet, est une entreprise qui peut réussir mais qui peut aussi rater. C'est pour cela qu'on parle de foi pour désigner cette force intérieure qui veut vaincre les obstacles, faire reculer les limites du possible, déplacer les montagnes. L'échec est souvent au rendez-vous. Il est parfois si cruel que l'homme perd sa foi. Il est comme vidé de l'intérieur. Il n'a plus le goût de vivre. Parfois il devient complice des forces adverses qui

l'ont vaincu et appelle sagesse son renoncement. L'homme de foi au contraire survit à l'échec. Il ne renonce pas à son rêve et prépare un nouvel assaut. La psychologie appelle cela la résilience. Les chrétiens appellent cela la résurrection. Ceux qui avaient cru en Jésus, découragés, dispersés, abattus par la Mort de leur Messie, retrouvent à l'aurore du matin de Pâques la force d'espérer à nouveau, de se remettre debout et de reprendre le combat. Il arrive qu'un échec soit plus fécond qu'une réussite.

***** A l'ombre du vieux noyer, on y croit !**

Je voudrais parler du supporter. Non pas de l'expert qui a choisi son camp après avoir analysé les forces en présence. Non pas le parieur qui fait son choix en fonction des rapports possibles. Mais le supporter, celui qui s'engage avec une équipe simplement parce que c'est son équipe. Foi partagée, irraisonnée, enthousiaste, folle jusqu'au ridicule. Appartenance à un peuple, ciment d'un « nous », extase, orgasme, tragédie. La joie ou la tristesse qui étreint l'équipe, déborde sur les tribunes, sur le peuple entier dont les joueurs sont les hérauts. La plupart de nos convictions sont de ce type. Les partis que nous prenons, les couleurs que nous défendons, les rites que nous suivons, les légendes que nous colportons ne se justifient souvent que par la fidélité à la famille où nous avons grandi, à la société où nous vivons. Croire c'est faire communion derrière un drapeau, dans la continuité d'une histoire, dans un culte des héros. La foi serait-elle une simple fièvre ? Est-ce que ça se soigne, docteur ?

***** A l'ombre du vieux noyer, le royaume du mensonge**

L'enfant sait bien qu'il a cassé le vase, mais il accuse le chat. Il ment en inventant des faits qui n'existent pas. Il crée une fiction pour éviter la fâcherie de maman. Nous nous reconnaissons tous dans cette manipulation du réel. Nous nous cachons derrière de faux personnages dans l'espoir de garder de vrais amis. Cette expérience dit à la fois le besoin d'être estimé par d'autres et la fausseté des relations humaines. La parole qui jette un pont entre deux consciences est désormais frappée par cette fragilité. Le ver est dans le fruit. Le diable est dans la place. Toute relation est soupçonnable. A qui faire confiance ? Dans la Genèse, on ne nous dit pas quel jour fut créé le démon... mais il est là dès que la parole apparaît. Tel est le monde dans lequel nous avons à vivre : le mensonge est partout. Le doute règne et ne tolère que des confiances naïves et aveugles ou des paris dans l'inconnu. Peut-on changer la face du monde ? peut-on chasser tous les démons ? peut-on bâtir un règne de la vérité ? Platon veut sortir de cette caverne de mensonge, Descartes veut rebâtir un monde au delà de tout doute, Freud veut dénoncer les stratégies de mensonges qui troublent nos consciences. Jésus se veut le chemin vers la lumière sans ténèbre. Homme de la caverne, es-tu prêt pour le grand jour ?

***** A l'ombre du vieux noyer, tu es ce que tu seras**

Tu es là devant moi et je te connais. Je sais qui est ton père, je sais où tu es né, je sais quel est ton métier, je sais tes qualités et tes défauts. Tu es Simon, fils de Jonas, marin-pêcheur sur le lac. Aujourd'hui pour moi, tu n'es plus Simon, tu es Pierre ! Je te donne ce nom minéral, un nom de caillou, un nom de rien, sans passé, sans mémoire. Mais je vois sur cette pierre tout ce qu'on peut y construire, les châteaux, les printemps, les forêts, les églises. Table rase vide de tout, riche de tout. Néant prêt à être créé. Avenir inconnu prêt à surgir. Mon regard te nomme, t'appelle, te convoque. Pierre, mets toi debout ! Ma parole t'invite. A toi de choisir : ou la pesanteur, la paresse, le renoncement et rejoins ton tas de cailloux ; ou la liberté, la vie, le risque, l'avenir, l'inconnu, et suis moi. Tu es ce que tu seras. Choisis avec moi le monde dans lequel tu veux vivre. Choisis avec moi le Dieu que tu veux servir. Choisis non pas le parti le plus sûr, le chemin le plus facile, le Dieu le plus certain. Choisis seulement la voix qui donne à ton cœur de pierre, la joie de battre de vie et d'amour. Pierre, je te convie à une nouvelle manière d'être. Je te recrée

***** A l'ombre du vieux noyer, connaître ou croire**

Notre regard est lourd. Nous voyons les choses comme des masses condamnées à être ce qu'elles sont. Tas de cailloux posé là par le passé. Cet homme ? un amas de malheurs ou de chances, le résultat d'un réseau de causes, un avenir programmé par un destin . Qu'il s'agisse d'un caillou, d'une plante, d'un homme, nous l'enfermons dans les liens de la nécessité. L'acide ronge, la plante fleurit, l'homme choisit selon les lois impératives de sa nature. Chaque être est condamné à n'être que ce qu'il est. Je ne peux attendre d'un général qu'il se conduise comme un papillon. Le bon fait du bon, le mauvais fait du mauvais. Parfois pourtant vient la surprise : parmi les poussins, un petit canard ! Mon fils, catalogué comme un mauvais élève, rend une bonne copie. Il en était donc capable ? On a su le prendre comme on dit. Le nouveau professeur ne savait pas qu'il était un mauvais élève ! Il y a des regards capables de faire surgir d'un cœur vaillant l'impossible. Ce que j'aime dans l'évangile c'est ce regard frais, ouvert, confiant, naïf que Jésus pose sur chacun. Ne pas juger ! Ne pas enfermer dans le passé ! Oublier hier ! Renaître dans la liberté ! Sauver ! Croire !

***** A l'ombre du vieux noyer, Miss Météo et Bison Futé**

Depuis quelques siècles nous ne nous intéressons qu'au pourquoi des choses. On les comprend quand elles ne nous surprennent plus. Liées comme des effets à leur cause, elles sont prévisibles. Qui connaît hier pense connaître demain. Miss Météo prévoit les orages et invite à sortir le parapluie. Si l'orage annoncé n'a pas lieu elle perd de sa crédibilité. Pour elle, c'est un échec. A côté d'elle, Bison Futé annonce des bouchons pour demain soir et invite les automobilistes à retarder leur départ. Si les bouchons annoncés n'existent pas, c'est qu'il a été efficace. Pour lui c'est une réussite. Le savant prévoit l'avenir à partir de ce qu'il connaît du passé. Le prophète contribue à modeler l'avenir en invitant les libertés à se mobiliser sur des objectifs. Pour le premier tout est écrit. Pour le second tout est possible. Tu veux tout savoir, y compris l'heure de ta mort ? Permet moi de préférer la faille d'où peut surgir la surprise d'une liberté.

***** A l'ombre du vieux noyer, croire en Dieu**

Ne nous y trompons pas : le mot Dieu n'est défini dans aucun dictionnaire. Il sert seulement à combler les vides de notre savoir. Quand je ne comprends pas, quand je ne sais pas, quand je ne vois pas je parle de mystère, d'au-delà, de divin. Dire « Dieu seul sait... » cela veut dire simplement « personne ne sait... ». Il n'est pas possible de le connaître mais il n'est pas possible non plus de dire qu'il n'existe pas. Prononcer ce mot de « Dieu » n'est pas donner une solution à un problème, décrire un être merveilleux, alerter sur une menace imminente. C'est dans un premier temps reconnaître les limites de notre savoir, rien de plus. Si Dieu n'est que le savoir caché à nos intelligences limitées, alors il faut le chasser. Mais si Dieu est la liberté créatrice qui nous permet d'inventer ce qui n'est pas, alors croire en Dieu et être libre c'est la même chose. Dis moi en quel Dieu tu crois, je te dirai qui tu es.

***** A l'ombre du vieux noyer, un fleuve aux multiples sources**

Quand je parle du créateur, tu te demandes peut-être si je parle de l'homme ou de Dieu. J'aimerais rester, pour l'instant au moins, dans cette ambiguïté. Je crois savoir par expérience ce que c'est que créer : un mystère ! A chaque fois que sort de moi quelque chose d'original, une idée nouvelle ou un objet nouveau, je me sens être, je me sens comme une origine, je me sens comme responsable. Mais tu es là, d'autres sont là. Je ne suis pas la seule origine ni le seul responsable. Ensemble nous créons. Ensemble nous apprécions ce que chacun crée. Ensemble nous collaborons au monde qui se fait. Ensemble nous faisons l'histoire et donnons figure à l'humanité. Nous connaissons quelques visages mais la foule des créateurs reste anonyme. Je ne connais du fleuve que des sources annexes, des petits affluents qui se perdent dans les eaux tumultueuses du courant. Je peux imaginer la Source première, l'Origine absolue. Je peux trouver dans cette Création première un modèle à imiter, un encouragement à participer, un signe d'espérance. Je peux ainsi appeler Dieu cette première initiative inconnue : Mystère des mystères.

***** A l'ombre du vieux noyer, la foi du supporter**

Je cherche à garder ce lieu éloigné des bruits de l'actualité. Malgré tout, les cris des supporters de foot parviennent jusqu'ici. Ceux qui font le plus de bruit ne sont pas ceux qui savent, les experts qui connaissent les joueurs, pèsent les forces et les faiblesses de chaque équipe, et cherchent à prévoir le résultat. Les plus bruyants sont ceux qui n'y connaissent pas grand chose mais qui veulent le résultat, quel que soit les prévisions des premiers. Comme partout la raison et la foi, l'expert et le supporter, la prédiction et le souhait se distinguent et s'opposent. D'un côté, le sage, l'impartial, le savant, de l'autre le partisan, le rêveur, le fou. Si je crois à la liberté, si je crois que tout n'est pas réglé par un déterminisme aveugle, si je crois que nous faisons l'histoire, le rêveur est plus fort que le sage. Il ne prévoit pas l'avenir, il le fait. La Foi n'est pas la connaissance de ce qui est caché, c'est la folie d'imaginer ce qui n'est pas encore. Une nation se construit par la contagion de cette folie bien plus que par la science des experts. Triste église quand ses apôtres deviennent des théologiens !

***** A l'ombre du vieux noyer, l'œuvre fait l'artiste**

Le peintre signe sa toile et l'abandonne aux marchands qui vont en dire le prix. Créer c'est soumettre une œuvre à l'appréciation des autres. Sans ces regards extérieurs, il y aurait songé peut-être mais pas création. Le « c'est bon » que je prononce en assumant mon œuvre est suivi d'un point d'interrogation : « C'est bon, non ? ». Et j'attends en tremblant le jugement des autres. Tout jugement positif sur l'œuvre ne donne pas à l'œuvre plus de réalité. L'œuvre n'est parfois qu'une danse fugitive sur une scène vide, que des mots qui se perdent vite dans le silence, qu'un jardin de printemps condamné par l'hiver. Le « c'est bon » consacre moins l'œuvre que l'artiste. Ce qui est advenu définitivement, ce n'est pas l'œuvre mais le créateur. L'acte créateur fait advenir un dieu sous les confettis des choses. J'aime voir Dieu surgir dans l'acte de créer. Il n'y a pas de forgeron avant d'avoir forgé. Il n'y a pas de Créateur avant d'avoir créé. C'est en créant qu'on devient créateur.

***** A l'ombre du vieux noyer, le dimanche du créateur**

Avec humour, la Genèse nous dit que même Dieu prend son dimanche. Pendant six jours il a sorti du néant tous les éléments du monde. Il en est fatigué et décide de se reposer. Six jours de travail pour un jour de repos, voilà le bon rythme de la liberté. Le temps libre n'est jamais un temps vide. Le farniente est le contraire de la liberté. Scandale de nos sociétés qui ont fait du travail un esclavage, une corvée, au point de faire rêver de vacances dans l'oisiveté. On n'est libre que par un effort. C'est plus facile de se laisser vivre, de s'abandonner aux événements, de refuser de prendre parti. Tentation de n'être rien. Non, les bonnes vacances sont toujours aussi des vacances fatigantes. Mais la création a besoin de son jour de repos, non pas pour réparer la machine fatiguée, mais pour trouver bon ce qu'on a fait. Cette jouissance de l'œuvre réalisée, cette joie d'avoir créé, cette satisfaction d'avoir vaincu, elle est le cœur de la création. Elle est la signature de l'acte créateur

***** A l'ombre du vieux noyer, le peintre et l'encadreur**

Un peintre avait dans son atelier une toile commencée des années plus tôt. A ses yeux ce n'était qu'une esquisse, un exercice, une recherche. Un ami, un jour, lui en avait offert une forte somme mais il avait ri : « ce n'est pas une œuvre ! C'est un chiffon sur lequel j'essuie mes pinceaux ! » Il l'oubliait souvent mais il y revenait toujours, ajoutant ici, retranchant là, mais il n'était jamais content. Devant tant d'hésitations son ami, sans rien lui dire, s'empara de la toile, l'encadra et l'exposa. Elle eut un succès fou et on voulut féliciter l'artiste. On imagine sa colère, son incompréhension. Il fallut beaucoup de temps pour qu'il acceptât d'y apposer sa signature. La morale de cette histoire pourrait être celle-ci : Le vrai créateur n'est pas celui qui fait mais celui qui à la fin dit « c'est bon ». C'est la notoriété qui fait la vedette. C'est le succès qui fait la vedette. C'est la légende qui fait le grand homme. C'est la canonisation qui fait le saint.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'innocence de l'enfant**

Chaque enfant découvre vite son héritage. Une lignée parentale définit son code génétique pour le meilleur et pour le pire. La situation de sa famille définit sa place dans l'ordre social, en haut ou en bas de l'échelle. Le nom qu'il porte le rend solidaire des admirations et des mépris que ses pères ont mérités. Nationalité, langue, religion, milieu social, tout lui est imposé. Il trouve dans son berceau les propriétés et les dettes de sa famille. Il est responsable d'un honneur familial ou d'un crime ancestral. Qui peut nier ce péché originel ? On tue un enfant juif parce qu'il est juif. Chacun naît dans son ghetto. On s'étonne qu'un fils d'ouvrier puisse devenir président de la république. On refuse qu'un fils d'immigré puisse être un français comme les autres. Il faut une audace prophétique pour parler de l'innocence de l'enfant. Il faut le dépouiller de tous les vêtements sociaux qu'on lui a imposés, le plonger dans l'océan commun de la vie mortelle mais libre. Alors seulement, nu, neuf, naissant il se montre innocent

***** A l'ombre du vieux noyer, peut-on penser la liberté ?**

Le déterminisme nous dispense de penser le commencement. Nous imaginons que les hommes comme les bêtes et les cailloux se contentent de glisser sur leur pente : irrésistiblement la pierre plonge et le bois flotte, les orangers font des oranges et les paresseux paressent. Les théologiens eux mêmes, pas tous heureusement, imaginent que Dieu suit sa nature irrésistiblement, que les anges font le bien et les démons le mal parce qu'ils sont créés comme cela et que la liberté de l'homme n'est qu'une malfaçon qui déçoit le créateur, un raté en somme. Nos sociétés pensent aussi comme cela : il serait bon d'éliminer les criminels avant leurs crimes, de mettre à part les grands hommes dès leur naissance, de chercher les causes qui poussent les croyants à croire et les insoumis à transgresser, de mettre en place le système d'éducation qui produirait des citoyens sans défaut. La Pensée Raisonnée a sans doute raison le plus souvent mais lui échappe toujours un mouvement sans cause, un commencement sans passé, un neuf imprévisible. En moi, le penseur est toujours humilié mais un « autre » rit et admire.

***** A l'ombre du vieux noyer, nous créons le monde**

J'aime me prendre pour un dieu ! Oh, un tout petit dieu, un dieu fourmi capable de déplacer sur son dos un quart de feuille. Mais un dieu quand même, un dieu qui fait que le monde soit ainsi et pas autrement. Je suis un dieu infirme, maladroit, ignorant et quand même décisif. Le travail est déjà bien commencé quand j'arrive sur le chantier mais c'est à moi d'apporter ma pierre. Aucun architecte n'a par avance écrit ce que je dois faire. Pas de plan, sauf une injonction : invente. Je dois sans doute assumer ce qui a été fait avant moi mais à moi de réaliser ce qui n'existe pas encore. Je fais une cabane là où il n'y avait rien. Je rapproche des mots qui n'avaient jamais été ensemble. Je joue une mélodie inconnue qui fleurit comme une rose inattendue sur l'églantier greffé. Je suis dans le monde mais le monde est en partie ce que j'en fais. Dieu inventeur, dieu poète, dieu artiste, tu joues avec les choses ou avec les mots, avec le passé ou avec l'avenir, avec les nombres ou avec les rêves. Tu n'obéis pas, tu décides ce qui sera. Créateur, es-tu fier de ce monde qui sort de tes doigts ?

***** A l'ombre du vieux noyer, liberté et foi**

Quitter son père et sa mère pour s'attacher à une femme ! Tel est le mouvement de la vie qu'évoque autant la Bible que l'Évangile. Quitter un monde pour entrer dans un autre. Quitter le connu pour l'inconnu. Abandonner ses certitudes pour oser l'aventure. Quitter l'esclavage pour le désert. Quitter l'enfance pour l'âge adulte. L'homme existe par cette décision, dans ce risque. Il n'est pas « naturel » comme les cailloux, les plantes et les bêtes. Il n'est pas un robot à l'évolution programmée. Il est un animal dénaturé a-t-on dit. Non pas par un accident qui le brise mais par un choix qui l'élève. Car c'est pour s'abandonner à d'autres bras qu'il quitte ceux de son père. C'est parce que d'autres inconnus l'attendent qu'il s'arrache à la sécurité des choses. Ce mouvement on peut l'appeler Foi, Liberté ou Amour. C'est ainsi que les hommes vivent.

***** A l'ombre du vieux noyer, dire « Je suis », est-ce un blasphème ?**

Suis-je donc présomptueux de réclamer ma liberté ? A-t-on le droit d'offenser le destin ? Es-tu autre chose qu'un adolescent qui claque la porte de la maison où il trouvait son pain ? Veux-tu comme Adam devenir l'égal de Dieu et te retrouver dans l'errance et la souffrance ? Le Fatum, le Logos, la Nécessité, la Nature, Dieu, tous te disent de te taire et de filer droit. J'entends tout cela mais j'entends aussi une autre voix qui m'invite à prendre le large. La Voix qui dit à Abraham de quitter son pays. Celle qui demande à Moïse de conduire son peuple au désert. Celle qui permet à Jésus de proclamer devant les docteurs de la loi : « Avant qu'Abraham fut, je Suis ». Il y a un Dieu qui dit sa toute puissance et écrase qui ne se soumet pas et il y a un Dieu qui invite à la liberté. Le premier promet la sécurité, le second offre le risque. Le premier impose de croire à ce qui est, le second invite à croire en ce qui n'est pas encore.

***** A l'ombre du vieux noyer, je vais te raconter une histoire**

Au commencement il faisait nuit. Zéro.

Il ouvrit un œil et la lumière entra. Un.

Il se mit debout pour opposer le haut et le bas. Deux.

Dehors, le décor était planté. Gazouillaient les oiseaux.. Trois.

Quelle heure ? demanda-t-il. C'est l'Heure ! répondit le soleil. Quatre.

Un chien s'approcha demandant une caresse. Il lui donna un nom. Cinq.

Il vit à ses côtés l'Autre qui l'attendait. Il l'aima. Six.

Alors ce fut dimanche, Dieu s'était éveillé.

***** A l'ombre du vieux noyer, la soupe primitive**

Parler de Dieu c'est toucher chacun au plus intime. Plus intime et plus secret que le sexe. L'athée comme le croyant, le chrétien comme l'hindou, le scientifique comme le poète possèdent un monde caché où s'agitent en permanence dieux et démons. La conscience libre naît de cette soupe primitive, de ce cœur en fusion, de ce chaos originel. Dès ses premiers instants, l'enfant crie pour échapper à ce chaos où il se noie. Les mots qu'il va apprendre vont l'aider à dominer son angoisse. On va lui donner des noms derrière lesquels il va ranger ces fantômes qui l'agressent. Il va doucement trier entre les amis et les ennemis, les vrais et les faux. Il va patiemment apprendre les rituels pour les tenir à distance ou apaiser leur courroux. Le discours religieux, la loi morale, la recherche de la sagesse, la psychanalyse, le yoga ou la méditation sont des moyens de dompter le monstre. Certains tourneront autour de la planète et visiteront les méandres du cerveau pour affirmer que tout est sous contrôle. Mais un accident est vite arrivé : on frôle la mort, on tombe amoureux, on rencontre un homme en prière, on est troublé par de l'étrange et tout se remet à bouillonner. Attention, Dieu n'est jamais tout à fait mort.

***** A l'ombre du vieux noyer, prononcer le nom...**

Il y a un autre mot que j'hésite toujours à prononcer ici, c'est le mot Dieu. Curieusement ce mot vide qui désigne le point aveugle du paysage, la faille qui rompt la continuité des causes, le mystère qui résiste à notre nécessité logique, semble plein comme un œuf. Chacun semble assez savoir ce que c'est pour affirmer qu'il existe ou qu'il n'existe pas. Le prononcer c'est tout de suite s'engager dans des guerres de religions dont le passé et le présent ensanglantent notre histoire. Dire ce mot c'est déjà semble-t-il choisir son camp. On veut ouvrir une question et on vous accuse d'imposer une réponse. C'est pourquoi

nous avons appris à éviter le mot. On parle de la Réalité derrière les apparences, on parle de la Vérité qui arbitre les opinions, on parle de la Totalité qui englobe tous les êtres, on parle de l'Être Parfait dont les êtres que nous connaissons ne sont que de pâles approches, on parle de la Cause Première d'où sort l'univers. Malgré tout le mot « dieu » résiste car il est né non pas dans les cabinets des philosophes mais dans la vie de gens affrontés aux imprévus et aux caprices de l'existence. Le mot dieu s'est inscrit à l'horizon de leurs peurs et de leurs joies. Chacun reçoit ses dieux dans les premières phrases qu'il entend et répète. Il n'a pas trop de sa vie entière pour apprendre à utiliser ce mot à bon escient. Parfois, comme le passé du subjonctif, il préfère ne pas l'employer.

***** A l'ombre du vieux noyer, descendre à la prochaine ?**

Les stations de la ligne de métro dans lequel nous nous réveillons libres porte des noms divers : sommeil, rêves, résignation, esclavage, soumission... Ces issues de secours vers le non-être sont parfois très avenantes : faites confiance ! Mourrez, nous nous occupons de tout disait la pub d'une entreprise de Pompes Funèbres. Certains discours religieux rejoignent ces offres : Croyez, Priez, Payez, Mourrez ! on s'occupe de tout ! Un conseil : avant de descendre, vérifie qu'il y a une correspondance pour la Vie ! Les stations défilent : argent, plaisir, célébrité, réussite. Elles vous promettent de rendre votre chemin plus agréable. Ceux qui s'y arrêtent trop souvent s'y perdent. D'autres stations encore: citoyenneté, solidarité, amitié, amour. A ces stations, on ne descend pas mais on accueille des compagnons de voyage. Roule la vie, accroche toi, persévère, aime cette aventure dont tu ne connais pas vraiment le terminus. La liberté n'est pas une partie de plaisir. Elle est d'abord un devoir.

***** A l'ombre du vieux noyer, errer dans la bibliothèque**

Ma bibliothèque est autour de moi comme un cimetière. Au dos de chaque livre, comme sur une pierre tombale, un nom me permet de faire surgir la flamme de notre rencontre. Certains reposent en paix depuis longtemps, oubliés, perdus, loin de tout regard. En me promenant parmi eux, certains me font signes et me rappellent des moments importants de mon itinéraire. Quelques uns m'invitent à les feuilleter à nouveau pour retrouver la page qui a laissé une trace toujours forte dans ma mémoire. Je leur dois tout à ces grands frères dont la conversation m'a nourri et m'a aidé à tracer mon petit bonhomme de chemin. Vous avez pu reconnaître au hasard de mes bavardages ce que je dois à l'un ou l'autre. J'hésite toujours à les citer car je ne suis jamais certain d'avoir vraiment compris ce qu'ils voulaient dire. Mon Kant est-il le vrai Kant ? Mais le vrai Kant existe-t-il quelque part ? Même si j'ai déformé leurs propos c'est avec ces mots faussés que j'ai fait mon miel. Platon et Thomas d'Aquin, Sartre et Lavelle, Claudel et Prévert, Nietzsche et Lévinas ont joué un rôle dans cette histoire avec bien d'autres. Tout chercheur de vérité est mon frère et mon ami. Mais il y a tant de livres que je n'ai pas lus...

***** A l'ombre du vieux noyer, un an déjà...**

C'est en avril dernier que j'ai commencé ce bavardage Au lieu d'écrire un journal personnel qui resterait dans mes tiroirs, j'en propose chaque page à la curiosité de ceux qui veulent. Mon projet n'est ni de convaincre ni d'ouvrir des débats. Je me suis interdit de rejoindre l'actualité du jour car l'actualité que je veux commenter n'est rien d'autre que mon âge. Avant de rendre ma copie je veux vérifier que j'ai bien compris la question posée. Je veux creuser le sol comme un archéologue pour saisir ce qu'il y a sous le temple où j'accomplis mes dévotions. Ce n'est pas l'heure de sonner les cloches de mon église, d'appeler les fidèles et de reprendre les liturgies éternelles. Je voulais vérifier la vérité de l'homme sous le croyant et le prêtre. Avant de quitter la scène, je voulais vérifier qu'existe quelqu'un sous le personnage. Des éclairs, des émotions, des refus, des évidences, des joies, forment une collection désordonnée de petites pierres sorties de terre. Chercheur amateur, je cherche pour le plaisir de chercher. Impossible de savoir si ma quête est terminée. Permettez moi de continuer à proposer mon ombre sur la place. Si vous vous y asseyez, simplement merci.

***** A l'ombre du vieux noyer, descendre à la prochaine ?**

Les stations de la ligne de métro dans lequel nous nous réveillons libres porte des noms divers : sommeil, rêves, résignation, esclavage, soumission... Ces issues de secours vers le non-être sont parfois très avenantes : faites confiance ! Mourrez, nous nous occupons de tout disait la pub d'une entreprise de Pompes Funèbres. Certains discours religieux rejoignent ces offres : Croyez, Priez, Payez, Mourrez ! on s'occupe de tout ! Un conseil : avant de descendre, vérifie qu'il y a une correspondance pour la Vie ! Les stations défilent : argent, plaisir, célébrité, réussite. Elles vous promettent de rendre votre chemin plus agréable. Ceux qui s'y arrêtent trop souvent s'y perdent. D'autres stations encore: citoyenneté, solidarité, amitié, amour. A ces stations, on ne descend pas mais on accueille des compagnons de voyage. Roule la vie, accroche toi, persévère, aime cette aventure dont tu ne connais pas vraiment le terminus. La liberté n'est pas une partie de plaisir. Elle est d'abord un devoir.

***** A l'ombre du vieux noyer, liberté de choix ?**

Décrire la liberté comme un choix n'est sans doute pas exact. On peut choisir entre être ceci ou cela. Mais comment choisir entre être et ne pas être. La question que pose Hamlet vient toujours trop tard : le choix est déjà fait : je suis. Mon histoire s'inscrit toujours dans une préhistoire dont j'ai perdu la mémoire. Quand je m'éveille, ma volonté d'être est déjà en route. Elle n'est pas simplement une nécessité qui ne serait que le poids des choses. Elle est comme un devoir, une exigence de cohérence, un appel à assumer un choix déjà fait, une fidélité à un engagement déjà pris. Pour l'indifférence du quai, c'est trop tard : le train roule et notre billet est un ordre de mission. L'être est un devoir être. L'éthique est aussi vieille que la liberté. Reste le choix de descendre à la prochaine...

***** A l'ombre du vieux noyer, petite œuvre dans l'Œuvre**

Etre libre c'est créer son être. Les choses sont ce que d'autres ont décidé pour elles. Même les vivants reçoivent leur nature d'ailleurs et ne peuvent y échapper. L'homme aussi bien entendu. Les sciences, de la physique à l'histoire, parlent de nous comme des choses, comme des natures soumises aux lois de l'univers. Pourtant l'homme est un être « dénaturé », capable d'échapper aux règles du jeu qui s'imposent à lui. Chaque homme échappe à la nécessité et choisit ce qu'il veut être. Imparfaitement certes, difficilement, patiemment, courageusement il prend le risque d'être libre et responsable de lui même. Par un acte libre, il crée. A défaut de créer un tout nouveau monde, il change celui qu'il trouve. Il crée du sens et de la valeur. Il se crée et devient. Quand la mort s'impose et semble lui dire qu'il n'est qu'une chose fragile, dans un ultime choix, au lieu de renoncer à être, il peut déposer son œuvre, sa petite œuvre qu'est son être, dans le trésor commun de l'humanité en train de se faire. C'est son dernier choix : le néant ou la Vie.

***** A l'ombre du vieux noyer, au commencement**

Au commencement, s'arrache du néant un chant de flûte. Une flûte, pas seulement un roseau mais un souffle et une oreille. Un souffle à une extrémité, une oreille à l'autre. Le roseau devient flûte par le souffle qui le traverse et par l'oreille qui l'écoute. Tout être nouveau naît porté par un souffle et accueilli par une attente. Que suis-je si aucun souffle ne me porte ? Que suis-je si personne ne me reçoit ? Bien vite le souffle s'essouffle si la grâce ne prend le relais. Le géniteur qui engendre n'est pas plus important que le père qui reconnaît. L'Etre est ce fragile filament qui brûle entre ces deux pôles, ces deux visages de Dieu : celui qui décide et celui qui admire. Je reçois et je donne. Nous ne sommes pas condamnés à être dans la précarité du temps. Nous sommes invités à être dans la fulgurance de l'amour.

***** A l'ombre du vieux noyer, libres ensemble...**

Nous ne sommes jamais seuls. Libre je suis, mais au milieu d'une foule d'autres libertés. Tantôt ces libertés s'opposent, tantôt elles s'allient. On ne peut construire quelque chose qu'avec la complicité de compagnons et la reconnaissance des témoins. Sinon il n'y a que rêves ou velléités. Il faut que les autres m'accordent l'espace de vivre. Il faut que la société m'accorde le droit de vivre. Il faut surtout que je trouve un projet dans lequel m'investir, une invitation à me lancer, un chantier qui embauche. Hélas, la société trop souvent n'embauche que des esclaves. Pour survivre, il faut renoncer à être soi. Mais il lui arrive aussi parfois d'appeler des artistes, de mobiliser des créateurs, d'éveiller des vocations, d'enthousiasmer des partisans. Ah, la joie d'une équipe qui gagne! La joie de la libération d'un peuple! La joie des « blacks, blancs, beurres » ! le 14 juillet de la Liberté ! L'Alléluia de Pâques !

***** A l'ombre du vieux noyer, la liberté fait naître le monde**

Ce texte que j'ai rédigé sur mon ordinateur, je le publie ou pas ? Je peux l'effacer et on n'en parle plus, le mettre en mémoire et attendre un autre jour, l'envoyer... Un clic et c'est parti ! La suite m'échappe. Ma liberté est bien personnelle. Seul et responsable. Mais ne nous faisons pas illusion : elle s'inscrit dans une histoire qui me précède, elle utilise des techniques dont j'hérite, elle se risque dans l'environnement d'inconnus qui vont m'écouter ou pas. Si, au lieu de mots, je manie des briques, je ne construis quelque chose qu'avec la complicité ou l'opposition de forces que je ne maîtrise pas. L'auteur le plus isolé dans son cabinet de travail et qui poursuit une œuvre qu'on dit très personnelle s'appuie sur les livres qu'il a lus et les lecteurs qui le liront. Toute œuvre est collective. Un mot nouveau, une brique nouvelle et c'est le monde entier qui change, c'est l'humanité qui prend figure nouvelle, c'est l'Homme qui advient à travers mon humble mouvement du doigt : clic ! Regarde le monde est neuf !

***** A l'ombre du vieux noyer, liberté et foi**

Pour libérer un prisonnier, ouvrir sa porte ne suffit pas. Il faut le lui faire savoir. Et il faut qu'il vous croie au moins assez pour tenter d'ouvrir la porte. Nous sommes toujours enfermés dans nos renoncements. La mer était infranchissable jusqu'au jour où un homme a eu l'audace de croire qu'on pouvait la traverser. Voler était impossible jusqu'au jour où quelqu'un a cru que c'était possible et il a construit l'avion. Notre terre était une prison jusqu'au jour où un homme a mis le pied sur la lune. Personne jamais n'ira plus vite que la lumière jusqu'au jour... Tel est l'homme, infatigable explorateur, impénitent rêveur, toujours en équilibre entre la foi et la folie. Christophe Colomb, la Colombe Christique, n'en finit pas de faire reculer l'horizon et de nous faire croire que nous sommes des dieux.

***** A l'ombre du vieux noyer, une liberté en pointillé**

Le moindre dessin demande du temps. La liberté se joue dans une succession de minuscules décisions. Chaque nouveau moment ajoute ou reprend, détruit ou prolonge, modifie ou corrige, assume ou renie. Le bachelier se fait bachelier en rédigeant mot à mot le texte de sa copie, en répondant comme il peut aux questions qu'on lui pose. Le temps accordé lui permet d'ajouter, de supprimer, de changer. Il peut même un moment désespérer de son travail, rendre une page blanche, et refuser d'être. La liberté va jusque là ! Souvent la volonté d'être l'emporte. Le moment de déprime est passé. On reprend le combat. On risque à nouveau des mots. On ose des jugements. On se relit. On s'apprécie plus ou moins . Jusqu'au moment où il faudra signer et rendre la copie. Il ne reste plus alors qu'à espérer un jury pas trop sévère qui ne jettera pas la copie au panier et inscrira notre nom au livre des reçus.

***** A l'ombre du vieux noyer, le créateur et son œuvre**

Cette histoire est trop triste. Un dessin d'enfant à la poubelle c'est désespérant. On ne saura donc jamais ce qui devait sortir de la maison. Je vais vous dire pourtant qui est sorti de la maison de papier : c'est le jeune Picasso qui se faisait la main. L'enfant dans ce premier dessin a fait un pas sur son chemin d'homme. C'est ainsi que l'homme se fait. Le créateur ne précède pas son œuvre. Il naît avec elle. C'est en

forgeant qu'on devient forgeron. L'œuvre est livrée au temps qui passe, au temps qui use et tue. Le créateur, au contraire, s'inscrit dans la liberté qui engendre demain. L'œuvre part à la poussière. Le créateur s'impose dans l'être. Si tu te penses comme une œuvre, tu ne peux que disparaître dans l'oubli. Si tu te veux créateur, tu survivis à ta propre mort.

***** A l'ombre du vieux noyer, le mystère**

L'enfant a pris son crayon rouge. Il manquait du rouge dans le dessin. Et il aime le rouge, l'enfant. Devant la porte de la maison il a griffonné quelque chose. Il s'arrête un instant. Puis il y revient jusqu'au moment où il décide : regarde ce que j'ai fait ! et on regarde mais personne ne comprend. Tous les spécialistes se précipitent : ce papier, on va le faire parler. On va disserter sur la qualité des crayons, la richesse des couleurs, la forme de la maison, la place du soleil, le message caché derrière ce document. Et le rouge : est-ce du sang ? est-ce de l'amour ? Quel drame révèle-t-il ? Quelle vocation annonce-t-il ? Tous ces discours nous parlent de ce qui hante l'esprit des analystes tout autant que de l'enfant. Le geste de liberté reste un mystère. Il est à une profondeur à jamais inviolable. Mais maman, après un cri d'admiration un peu surfait, a fait le ménage : l'acte de liberté a fini dans la corbeille à papier.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'attente**

La porte a bougé. C'est certain, quelqu'un va sortir. Mais qui ? Qui ou quoi ? un chat ou un oiseau ? un enfant ou un vieillard ? une fée ou un dragon ? Personne ne sait. Chacun y va de son pronostic. Les joueurs déposent des paris chez le bookmaker. Le devin interroge sa boule de cristal. Le statisticien donne les chances de chaque hypothèse. Le savant cherche à déduire de la forme de la maison le visage de celui qui en sortira. L'esprit fort, après avoir jeté un coup d'œil au verso du papier, affirme que la maison est vide. Le temps passe, on commence à douter. Etes vous certain d'avoir vu la porte bouger ? Et pendant ce temps là l'enfant-dieu, le crayon à la main, jouit de ce pouvoir de décider seul de ce qui n'est pas encore et qui sera. Il choisit sa couleur. Il choisit le moment. Il va donner vie à un être unique, qui ne ressemble à rien de connu. Il va étonner. Il va surprendre. Il devine déjà les bravos et les huées. Il est le créateur.

***** A l'ombre du vieux noyer, les bruits de la forêt**

Encore enguirlandé du récent Noël, le sapin proclamait qu'un arbre se devait d'être triangulaire. Le pommier disait que, d'après les souvenirs de sa famille, les arbres étaient tous ronds dans le premier paradis. Les jeunes buis se faisaient tailler à la dernière mode. Le vieux noyer, lui, se taisait. Arriva l'homme qui à grands coups de hache et à longs traits de scie, mit tout au carré : planches, poutres et meubles. Tu te tiens droit ou tu vas au feu ! C'est alors que sur sa page blanche l'enfant dessina un triangle sur un carré et écrivit « c'est ma maison ! » Puis dans le haut du papier il mit un splendide rond jaune pour faire grand soleil. Timidement alors le vieux noyer, avec sa forme incertaine de ballon dégonflé, se glisse dans le dessin, se plante entre la maison et le soleil et couvre de son ombre la moitié du tableau. « Tu peux sortir, petit ! n'aie pas peur du soleil ! » C'est alors, ô merveille, que la porte de la maison s'entrouvrit

***** A l'ombre du vieux noyer, l'imbrication des pyramides**

Le mille feuille de l'administration française illustre cette volonté de ranger chaque nouvelle pyramide dans une pyramide plus grande : commune, canton, arrondissement etc. Tous les groupes humains, tous les clubs, toutes les entreprises, tous les partis, toutes les associations, toutes les églises sont invités à ranger leur propre pyramide dans la grande pyramide étatique. Chacun se sent exister à travers la place qu'il occupe dans ce jeu complexe et définit son identité à travers ses appartenances multiples. Chacun ambitionne de gravir les échelons de la pyramide en jouant des coudes, en laissant faire le temps ou en profitant de l'ascenseur social. Chacun est, a été ou sera président : tel est le moteur interne de cette machine complexe. Avoir une place dans l'organigramme suffit à beaucoup et l'assurance

d'avoir une place au cimetière ou dans le paradis comble leur désir ultime. Je vous confie un secret : cela ne me suffit pas !

***** A l'ombre du vieux noyer, le confort de la pyramide**

Egyptiens et aztèques nous disent depuis longtemps l'importance de la pyramide. La famille est une pyramide : une fratrie sous l'arbitrage d'un père. La nation est une pyramide : des citoyens dont l'égalité et la fraternité sont arbitrées par un Roi. Chaque groupe humain cherche à devenir une pyramide : mêmes les grenouilles réclament un roi. La pyramide est la forme la mieux adaptée à la conscience triangulaire qui est la nôtre. En chaque point de la pyramide il est possible de dire je, tu ou il. J'ai le droit de te dire tu. Tu as le droit de m'interpeller. J'ai le droit de dire le droit. Chacun est tour à tour supérieur et inférieur, chef et obéissant. C'est la pyramide qui donne à chacun l'air conditionné pour respirer, pour vivre, pour exister. Hors de la pyramide, pas de salut, pas de droit. Isolé, tu n'es rien. Les ruches humaines ne sont pas hexagonales mais triangulaires.

***** A l'ombre du vieux noyer, on avance, on avance...**

En vérité nous ne sommes jamais dans ce désert hypothétique où tout commencerait. Quand nous prenons conscience de vivre nous sommes déjà en route. L'horizon que nous découvrons est déjà structuré par le bien et le mal, le beau et le laid, le vrai et le faux. Nous naissons dans une famille qui a déjà ses valeurs, dans une langue qui a déjà sa grammaire, dans un pays qui a déjà ses lois. De façon étrange, nous ne savons pas où nous allons mais la signalisation de la route est déjà installée. Nos compagnons de voyage ont, eux aussi, oublié le pourquoi du voyage. Ils continuent pourtant et mettent leur pas dans les pas de ceux qui précèdent. Chaque enfant est sommé de continuer, de marcher droit, d'obéir, de faire comme tout le monde. Et la plupart du temps il s'en trouve bien. Ses petites révoltes sont étouffées, ses maladresses sont corrigées, ses fantaisies réprimées. « Dis, papa, c'est loin l'Amérique ? Tais toi, fils, et nage ! »

***** A l'ombre du vieux noyer, la vie est un choix libre**

Il m'est arrivé d'imaginer un aviateur tombé du ciel au cœur d'un désert inconnu. Il sait son sort précaire mais ne sait où est son salut. Rester sur place et attendre ? Se mettre en route et marcher ? Et s'il part, quelle direction prendre ? Tous les points de l'horizon se valent. Il décide arbitrairement de prendre la route du nord. Dès qu'il a fait un pas l'horizon s'organise : il y a des bons chemins et des mauvais chemins. On croit parfois que les valeurs guident notre choix : je prends ce chemin parce qu'il est plus direct ou plus facile. Il est direct ou facile parce que je veux aller quelque part. Les valeurs surgissent du choix. Contrairement à ce que l'on dit ni l'Etat, ni la Religion, ni la famille, ni la démocratie ne sont des systèmes de valeurs. Il n'y a pas une morale en soi qui précéderait la liberté. C'est le choix libre qui est premier. Dis moi où tu veux aller et je te proposerai un itinéraire. Dis moi qui tu veux être et je te dirai le prix à payer.

***** A l'ombre du vieux noyer, la valse à trois temps**

La conscience libre est un jeu à trois coins : Je, Tu, Il ! Chacune de ces positions doit être abandonnée sans cesse pour une autre. Moi, Toi, Lui ! A chaque instant on doit se répartir les rôles. Des institutions tentent de nous attribuer une position selon des règles. Je sers, tu réponds, il arbitre et ça tourne. Bien entendu certains ont un tel ego, « surdimensionné » comme on dit, qu'ils s'accrochent à la position du Je. D'autres se sentent incapables d'être autre chose qu'un disciple docile et suivent aveuglément les dernières suggestions rencontrées. Beaucoup sont tentés d'abdiquer toute personnalité pour la position neutre du Tiers et il n'y a plus personne sous l'uniforme qu'ils portent au nom de la loi ou au nom de Dieu. Savoir se mettre à la place de l'autre est le premier devoir de qui veut être libre. Savoir

changer de pied, accepter de tourner, tourner encore, tourner toujours au rythme du temps qui invente demain. C'est la Valse de la Liberté.

***** A l'ombre du vieux noyer, Il est nécessaire**

Pour échanger quelques balles ou quelques mots, quelques idées ou quelques biens, Il faut... Il faut un lieu commun. Il faut des conventions de langage ou de jeu. Il faut un juge arbitre. Il faut un Tiers. Il est anonyme et neutre. Par convention, on le dit objectif. Il précède la rencontre et la permet. Il l'accompagne et la conclut. Moi et Toi, avons besoin de Lui. Sans Lui, sans les conditions qu'il offre, sans les instruments qu'il propose, la rencontre serait combat de chiens, violence aveugle, lutte à mort. Il faut un gardien de la langue pour qu'on puisse s'en servir. Il faut un gardien de la paix pour que l'un et l'autre puissent coexister. Il faut un médiateur pour que chacun ose briser sa coquille et risque de s'ouvrir à l'inconnu de l'autre avec un soupçon de confiance. Sans Lui, Toi et Moi, ce n'est pas possible. On ne peut vivre ensemble que dans un état de droit qui définit les règles du jeu. Sans ce tiers sans visage, il n'y a pas de liberté

***** A l'ombre du vieux noyer, un couple s'est arrêté**

Chut, ne dérangez pas les amoureux. Ils sont seuls au monde. Chacun de leur baiser est un « je t'aime » auquel répond un « moi aussi ». Leurs étreintes tentent de nouer un « nous » où le Toi et le Moi s'épanouissent ensemble. Ils sont libres. Ils sont les maîtres du monde. Le Roi n'est pas leur cousin. Dieu, peut-être. Mais le temps ne s'est pas arrêté et vient le moment de partir. Ils voudraient que l'instant ne disparaisse jamais. Alors ils prennent une lame et tracent sur mon tronc leurs deux cœurs transpercés par une unique flèche. Me voilà sommé de nier le temps. Me voilà mémoire. Me voilà gardien. Me voilà confident. Me voilà notaire. Me voilà juge. Je suis le tiers qui se croyait importun. Je suis le tiers sans qui les mots s'envolent. Il se souviendra, disent-ils dans un dernier baiser

***** A l'ombre du vieux noyer, l'éléphant et le chat**

Un jour, un vieil éléphant dormait, debout comme à son habitude. Il ne rêvait que de jungle apaisée et de paix universelle. On le disait bon car il n'avait plus envie de se battre. Il était pacifique parce qu'il était fatigué. On le disait sage. Par contre un peu plus loin un chat, minuscule auprès du vieux pachyderme, s'agitait, criait, hurlait. De ses griffes, de ses dents, il attaquait le cuir de la grosse patte de l'éléphant si bien qu'il finit par attirer l'attention du vieil animal. Celui-ci, du haut de sa sagesse, méprisait la sale bête qui troublait son sommeil. Il se demandait comment on pouvait devenir si méchant. Il dénonçait les maîtres fous qui avaient élevé leur chat dans cette violence. Réveillé, il avança d'un pas et, ce faisant, il libéra la queue du chat qu'il écrasait sous son poids. Sans demander son reste, la pauvre bête regagna son logis et les caresses de son maître. Moralité, le vrai violent n'est pas toujours celui qui crie le plus fort.

***** A l'ombre du vieux noyer, le piège du quiproquo**

Je et tu s'engendrent mutuellement. Ton regard est le miroir où je choisis d'être. Mais il y a un piège.. Je te dis blanc et tu comprends noir. Je te félicite d'arriver deuxième et tu entends le reproche de n'être pas premier. C'est la tragique maladresse de la pitié. Je veux te venir en aide et tu entends ton incapacité d'être. Je veux t'apprendre et je souligne ton ignorance. Je me penche sur ta maladie et t'injurie par ma bonne santé. Je crois être généreux et n'épale que l'insolence de ma richesse. La vérité n'est pas bonne à dire et le mensonge est intolérable. Les mots les plus courtois cachent de la jalousie. Toute conversation porte des sous-entendus. Les courtisans me flattent. Les faux amis me manipulent. Qui suis-je dans cette galerie de miroirs déformants ? Où est le regard qui me permettra d'être ce que je veux être ?

***** A l'ombre du vieux noyer, les yeux revolvers**

Tous ces gens qui me regardent, me jugent, me classent et me glacent ! Parfois un sourire fraternel, un regard différent ! Devant les autres, je me cache, je mens, je m'écrase et je meurs. Devant celui-ci, je

m'ouvre, je me risque, je me donne, je vis. Tout le jour des yeux me tuent et des yeux me donnent vie. Chacun de nous a, à sa disposition cette arme fatale par laquelle il blesse, il chasse, il nie, il humilie, il tue. Tel un chasseur dans la plaine je peux veiller à tirer sur tout ce qui bouge : barbare ! fils de chien ! ignare ! étranger ! ennemi ! et le gibier se terre ou prend la fuite. La plaine est vide comme un désert. Me voici le roi du rien Mais de mes yeux peut sortir autre chose: des larmes, un sourire, une joie, de l'émerveillement, de l'indulgence. Tel le gardien du musée dans la nuit fait, sous le faisceau lumineux de sa lampe, surgir les chefs d'œuvre engloutis dans la nuit, par mon regard, je peux créer un paradis. Un instant, le temps s'arrête et l'éternité se donne

***** A l'ombre du vieux noyer, le maître et l'esclave**

Qui m'a raconté cette histoire ? Le Petit Prince, peut-être. Au commencement chaque « petit dieu » avait sa planète où il était tout puissant. Il disait « Moi, je... » et personne ne le contestait. Evidemment, il s'ennuyait, le « petit dieu » sur sa planète. Alors parfois il sautait sur la planète du voisin et un combat sans pitié finissait par la mort du vaincu. Le vainqueur enterrait son adversaire et accrochait la planète vide à la sienne. Il pavanait fièrement avec son bouquet de lunes. Mais un jour, un « petit dieu », plus malin que les autres, arrêta au dernier moment le geste fatal. Je te laisse la vie si tu deviens mon esclave. Le « petit dieu » vaincu n'était pas bien courageux et préféra la vie à son rêve. Depuis ce jour il a cessé d'être un « petit dieu ». Il obéit. Va, arroser la rose ! et il va. Va ramoner le volcan ! et il va. Va raconter des histoires au renard ! et il va. Tout en allant, il se disait : est-ce cela, la liberté ?

***** A l'ombre du vieux noyer, tu te réveilles**

Voilà que tu te réveilles. Tu sembles surpris, tu regardes autour de toi et tu me vois. Tu me jettes un regard méchant, chargé de reproches. Tu regardes ta montre : tu es en retard. Tu te hâtes de rassembler tes esprits et reprends la route. Peut-être as-tu dit merci, je l'espère mais n'en suis pas certain. Nous étions amis, nous voilà ennemis. Tu as besoin de t'arracher à moi pour retrouver ta liberté. Proches nous étions, au point de penser que nous avions besoin l'un de l'autre pour vivre dans la liberté. Maintenant tu t'éloignes, tu prends tes distances, tu m'en veux, tu voudrais m'oublier. Tu ne le pourras pas pourtant : pour toujours je hanterai ta mémoire et peut-être un jour tu parleras de mon ombre comme un paradis perdu. C'est cela la rencontre entre je et tu. C'est cela la liberté : celui là même qui me l'accorde, je le soupçonne de ma la ravir. Toi, l'ami...

***** A l'ombre du vieux noyer, tu t'endors**

Je parle, je parle... et tout à coup je vois que tu t'es endormi. Mon murmure est devenu berceuse et le sommeil a eu raison de ta vigilance. J'éprouve une vraie tendresse pour cet abandon confiant sous ma ramure. Je ne te reproche pas de ne pas m'écouter. Je suis heureux d'avoir mérité cette confiance qu'exprime ton sommeil. Je t'ai appelé pour t'arracher à la peur. Tu sais que je veille sur toi. Tu fais confiance à ma présence. Tu as compris que je n'étais pas un rival et tu as baissé la garde. Ton silence est éloquent et me récompense de tant de patience, de tant et tant de bavardages inutiles, de tant et tant de démonstrations spécieuses. Non, je ne me tairai pas. Tu risquerais de te réveiller comme le meunier quand s'arrête le moulin. Tant que le Vent soufflera, mes feuilles te chanteront des comptines. Tant qu'il y aura du soleil, mon ombre te sera caresse. Tant que coulera le temps je respecterai ton mystère. Je suis responsable de toi. Heureux celui qui croit en quelqu'un.

***** A l'ombre du vieux noyer, heureusement il y a toi.**

Le Je est condamné à l'échec si tu ne viens à sa rencontre. Le petit animal ne survivra que si on vient à son secours. Le petit d'homme ne deviendra un homme que si quelqu'un le regarde, le soigne et lui parle. Il ne dira Je que si d'abord quelqu'un lui dit Tu. La liberté surgit dans ce respect, cette réserve, cet appel. L'autre n'est pas un rival avec qui se mesurer mais un partenaire dans un jeu de libertés. Toi, tu me vois

comme un être libre et je le deviens. En retenant les coups sous lesquels tu pourrais m'écraser tu m'accordes le droit de vivre. En risquant un langage tu m'invites dans cet espace virtuel où je et tu se rencontrent sans s'éliminer. Le petit dieu trouve sa place à côté des autres à condition qu'il apprenne lui aussi à dire tu. La liberté n'est pas un privilège mais un bien commun. Elle est chance, récompense, grâce. Elle est cette musique où nous dansons ensemble. Elle s'ouvre par le premier sourire, le premier bonjour, les vœux du premier de l'an. Elle naît quand quelqu'un dit : « Sois, toi ! »